

VICTOR PALMÉ

Éditeur des Bénédictins et des Bollandistes

Sustinui palmas Domini.

Saint Jérôme, pour relever, dans l'opinion, le mérite des Juifs, dit d'eux qu'ils sont les *libraires* des chrétiens. *Libraires*, non pas dans le sens commercial du mot, qui consiste à placer des livres pour de l'argent ; mais en ce sens plus élevé qu'ils ont reçu, de Dieu, les dogmes de la révélation ; que, plusieurs d'entre eux, sous l'inspiration de l'esprit de Dieu, les ont consignés sur le papier ; et que la nation tout entière, par devoir de foi, par piété, par patriotisme, les a consacrés dans leur texte authentique, intègre, véridique, d'une façon si prudente et si solennelle, que l'ancien Testament, livre sacré des Juifs, est au-dessus de tout doute et même de tout soupçon. La Bible des Juifs a été conservée fidèlement, non pas seulement quant à l'ensemble des idées, des faits, des phrases et de l'enchaînement des livres ; mais les mots même ont été comptés, et il n'y a pas jusqu'à une virgule dont leurs docteurs ne se flattent de motiver la présence.

Le libraire, dans le sens de saint Jérôme, c'est ce que nous appelons l'*éditeur*. L'éditeur, ce n'est pas l'auteur, qui conçoit et compose un ouvrage ; c'est l'homme qui, par vocation et par état, s'associe à l'auteur pour publier son livre, dans les termes d'une convention passée entre eux. La convention établit les conditions d'impression, le choix des caractères et du papier, le chiffre du tirage, le prix de vente, les honoraires d'auteur et bénéfices d'éditeur. Les préférences du public décident du surplus en dernier ressort ; les jugements de l'opinion tranchent la question de succès parmi les hommes et de crédit au tribunal de l'histoire. Virtuellement, un livre est un billet à vue sur la postérité ; la postérité dira si elle veut en agréer l'hommage.

L'éditeur est donc, pour l'auteur, un collaborateur effectif; sa part d'influence se mesure à son mérite et à son expérience. Parfois il entre, avec l'auteur, en discussion sur le point de vue d'un ouvrage, la justesse des idées ou les convenances du style; toujours il pèse d'un grand poids pour le succès, s'il entend bien les rubriques du métier et le secret des entraînements d'opinion. Dans une nation, à un moment donné, le corps des éditeurs forme comme le sénat de la librairie; il exerce une espèce d'arbitrage sur les mouvements sociaux et religieux; il peut avoir même une grande influence et, sous certains rapports, s'approcher de l'apostolat. En tout cas, la pureté de son prosélytisme règle sa juste considération.

Au XIX^e siècle, en France, grande était la mission des éditeurs. La Révolution, si elle n'était pas *satanique*, était certainement anti-chrétienne; elle repoussait la religion et l'Eglise, et s'acharnait, avec une espèce de fureur, contre les monuments de nos traditions religieuses et nationales. Bien qu'on l'ait dite, fort à tort, amie des lumières, elle détruisit les livres, dont les bibliothèques étaient pleines, avec une rage qui ne se lassa jamais de détruire. De ces livres exécrés, elle fit trois parts: l'une servit à faire des feux de joie; l'autre à fabriquer des cartouches pour éclairer le monde par la foudre; la dernière à vendre au poids comme du papier sali par l'écriture. Tant et si bien qu'à la fin de la Révolution, et même de l'Empire, il n'y avait plus de livres en France. Et cette Gaule, qui était savante dès le IV^e siècle; qui, pendant quinze siècles, avait illuminé l'univers, n'était plus, il y a près d'un siècle, qu'un foyer éteint, mais qui aspirait à ranimer ses splendeurs.

Dans les premières années du siècle, il se fit peu de livres et le peu qui s'en fit n'occupa guère que les imprimeurs. Heureusement, ces livres rares rachetèrent leur petit nombre par leur importance. Citer le *Génie du Christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence*, les ouvrages du comte de Maistre, du vicomte de Bonald et les *conférences*, un peu échauffées de Frayssinous, c'est rappeler les ouvrages qui, depuis le Concordat, provoquèrent et soutinrent, avec éclat, un réveil religieux et une renaissance catholique. Le siècle évolua, jusqu'en 1880, sur cette impulsion.

A partir de 1830, le mouvement de renaissance catholique s'étend de plus en plus dans la double sphère des idées et des faits. Dans la sphère des idées, des hommes du plus haut mérite, un cardinal Gousset, un Dom Guéranger, un Parisis, un Pie, un Freppel, un Bonnetty, Lacordaire à Notre-Dame, Montalembert à la tribune, Rio, Ozanam, Pitra et beaucoup d'autres, furent les promoteurs de ce mouvement gallo-romain qui rattacha, par une ferme soudure, la France à la Chaire du Prince des Apôtres. Dans la sphère de l'action publique, il y eut, parmi les éditeurs, des hommes qui surent comprendre et servir l'œuvre religieuse de la restauration nationale, surtout par les livres ; et surent se montrer aussi grands, je veux dire aussi convaincus et aussi dévoués que les auteurs. Parmi ces éditeurs je veux citer, pour les honorer, Jacques Lecoffre, qui fut un soldat ; les frères Gaume, si dévoués aux doctrines romaines ; Sagnier, Bray et Retaux, toujours d'une scrupuleuse orthodoxie ; Vaton, qui fait connaître Balmès et Valdegamas. Mais parmi ces éditeurs, il y en a trois qui surpassent tous les autres, par l'étendue des services : Paul Migne, éditeur des deux Patrologies ; Louis Vivès, éditeur des grands théologiens ; et Victor Palmé, l'éditeur des Bénédictins et des Bollandistes. A la lettre, ces trois hommes ont reconstitué la librairie catholique et française détruite par la révolution. Ce qui ajoute à leur mérite, c'est que ces trois hommes ont été victimes de leur dévouement : l'initiation, suivant la formule de Ballanche, a frappé l'initiateur. Leur souvenir n'en est que plus pur ; et leur mémoire plus digne de bénédictions.

Nous parlons ici de Victor Palmé, fondateur de la *Revue du Monde catholique* ; nous en parlons, suivant la formule de Tacite, *sine ira et studio*, sans autre souci que la justice.

I

PREMIÈRES ANNÉES

Victor Palmé naquit en 1834, dans un village de la Sarthe, à Moncé-en-Belin. Orphelin à trois ans, il

fut élevé par une bonne grand'mère. Tout enfant, on le conduisait à l'église pour lui faire envoyer des baisers à la Sainte Vierge, qui ressemblait, lui disait-on, à sa mère. La bonne grand'mère lui disait souvent : « Si tu n'abandonnes pas le bon Dieu, il ne t'abandonnera pas ; promets-moi d'y penser toujours ». Ces paroles qui venaient sans cesse retentir à ses oreilles, furent sa sauvegarde. Le pays manceau était d'ailleurs fidèle à ses traditions. Avant la Révolution, les monastères avaient été des écoles pour les campagnes ; depuis l'Empire, les presbytères étaient devenus des écoles vicariales. A Moncé-en-Belin, le père de Palmé et ses oncles se rendaient au Plessis, chez le chanoine de Moncé. « Je vois encore, disait Victor Palmé, la grande salle où le vieux prêtre (il avait 98 ans) réunissait les gamins des trois paroisses des environs ». Ces quatre grands fils ne manquaient jamais, malgré l'éloignement, de venir embrasser leur mère, le jour de sa fête. « A quinze ans, ajoute-t-il, j'assistais à la mort de mon grand-père, entouré de ses quatre fils : c'était édifiant et grandiose ».

Après sa première communion à Moncé, Victor était entré à l'école normale supérieure du Mans. Au terme de brillantes études, il devait se dévouer à l'instruction publique. Sur le conseil des médecins, il dut y renoncer et voulut se consacrer, avec ardeur, à la publication des bons livres. Dans ce but, il entra à la maison Julien-Lanier, éditeur au Mans de dom Guéranger. A dix-sept ans, ce jeune homme inspirait, à ses patrons, une telle confiance, qu'ils l'envoyèrent seul à Paris, comme gérant de leur maison. De 1851 à 1858, le jeune libraire, tout à sa gérance, passait ses dimanches à Notre-Dame des Victoires, et souvent à N.-D. de Longpont, qu'il appelait la Vierge de ses jeunes années. C'est alors, rue de Buci, qu'il fut en relations avec le cardinal Pitra et avec Mgr Gay, dont il disait : « Je l'ai connu avant mon mariage ; il venait souvent me voir. C'était un homme savant et modeste, fin et mélancolique : il avait l'air de souffrir constamment. Son esprit méditatif l'a porté aux travaux de la plus pure spiritualité. Ses lettres, mieux que ses livres, en donnent la révélation tout entière. C'était un homme à dire des vérités, comme S. Bernard ».

Le 25 mars 1858, Victor Palmé contractait mariage ; il fondait un pur foyer et une nouvelle famille, le jour même où Notre-Dame de Lourdes apparaissait à Bernadette, lui disant : « Je suis l'Immaculée-Conception ». Un peu plus tard, il entra en relation avec Mgr Pie, qui lui confia l'impression du fameux mandement condamné sous l'empire. Par le fait de ses origines, il se trouvait naturellement en rapport avec Mgr Fillion, évêque du Mans, qui conçut, pour lui une noble amitié. « Ce nom-là, disait-il, m'émeut toujours. Ce qu'il a fait pour vous, mes enfants, pendant le siège et la Commune, et ce qu'il avait promis, et qu'il eut tenu, si nous fussions restés ensevelis sous les ruines de Paris, a toujours le don de m'arracher des larmes, en souvenir de ce grand évêque : de cet homme si fort et si doux, si humble et si savant théologien de premier ordre. Les Guéranger, les Pie, les Fillion, quels hommes ! Mgr Pie et Mgr Parisi sont les premiers qui m'ont aidé dans l'entreprise des Bollandistes. »

Tout jeune, Victor Palmé avait fait à Dieu la promesse d'assister chaque matin à la messe ; il y fut fidèle jusqu'à son dernier jour. Pendant son dernier hiver, il s'approchait encore chaque matin de la sainte table. Le lundi de Quasimodo, déjà tout souffrant de cette grippe funeste, qui devait l'emporter, il s'était traîné quand même à l'église ; il tomba en syncope avant la fin de la messe. On le rapporta chez sa fille à demi-mort : il ne devait plus se relever.

Victor Palmé mourut en 1904, un vendredi, jour consacré à la passion et au Sacré-Cœur, pour lequel il avait une dévotion spéciale. Midi, l'heure du crucifiement, couronna cette vie si pleine d'épines.

II

SOLESMES ET L'ANNÉE LITURGIQUE

Ce court abrégé de la vie du grand éditeur ne fait pas connaître suffisamment l'homme et le chrétien. Les parti-

cularités extérieures de sa vie ont peu d'importance; ce qui en révèle mieux le côté intime, ce sont les détails confidentiels empruntés à sa correspondance. C'est Victor Palmé peint par lui-même. Pour entrer dans ces confidences, il faut procéder par analyse. Au risque de ne pas trop tenir compte des règles de la rhétorique, nous donnons ces détails un peu à bâtons rompus. Leur sincérité, prise sur le vif, passe avant toute autre considération et nous semble du plus haut intérêt.

Nous parlons ici de ses rapports avec l'abbaye de Solesmes et de sa façon de vivre l'année liturgique. Ces sont ses deux foyers de vie. Nous inscrivons nos citations suivant l'ordre chronologique : c'est le meilleur procédé pour en comprendre l'économie, où nous aimons à reconnaître une part d'inspiration.

En 1887, écrivant à sa fille, religieuse à Sainte-Cécile de Solesmes : « Quand on songe, dit-il, à la manne qui vous est distribuée, c'est à se pâmer d'admiration et de reconnaissance. Tout ce qu'il y a de plus beau et de grand, tout ce qui peut inspirer les plus hauts sentiments d'amour de l'Eglise et de la patrie, on vous le fait entrer dans le cœur. Vous vivez constamment de la vie de l'Eglise, vous jouissez de ses gloires, vous partagez ses persécutions et ses luttes ».

L'année suivante, il écrit : « Peu d'âmes connaissent et apprécient les trésors cachés dans les monastères. Je comprends mieux les tendresses de N.-S. Jésus-Christ pour la B. Marguerite-Marie, depuis que j'ai l'insigne faveur d'être un peu en rapport avec les monastères. On sent que l'âme se dilate, s'envole, se rapproche plus de la Divinité, que (il faut bien le dire), celle des hommes les plus saints et les meilleurs ».

En 1888, à propos de l'*Année liturgique* : « Dom Guéranger est non seulement un profond théologien, mais il est poète, toujours actuel, relevant le rationalisme. Dans l'*Année chrétienne* du P. Croiset, il y a de la doctrine, de l'onction; c'est nourri et pieux, mais je n'y trouve pas ce souffle débordant du grand Liturgiste; ce charme, cette actualité qui donne la vie et enflamme la foi ».

Cette année et l'année suivante, les deuils se suivent à Solesmes : « La mort de dom Gardereau m'a impres-

sionné, je le croyais immortel. Quelle belle vieillesse ! Et cette physionomie douce et suave, révélant un cœur pur comme celui d'un enfant ».

« La mort du cardinal Pitra a été comme un coup de foudre dans le ciel bénédictin. Quelle perte pour l'Ordre et pour la France ! Dieu a ses secrets, il en mesure les conséquences ».

A la mort de dom Couturier : « Il m'est pénible de ne pas être à Solesmes en ces jours. Tu dois avoir toujours présente à l'esprit la réception que nous fit dom Couturier, lorsque je te présentai à lui ! Il vint deux fois avec moi à Sainte-Cécile, le jour de ton entrée. Il souffrait avec moi et se réjouissait au fond de voir une fille de plus dans son monastère de prédilection. Il avait des délicatesses inouïes et le cœur tendre comme la meilleure des mères. Son souvenir se gravera de plus en plus dans l'histoire de notre vie ».

En 1897 : « Le cardinal Pitra et Léon Gautier sont les deux hommes qui ont le plus contribué, par leurs écrits, à populariser les Bollandistes ».

En 1898 : « Je suis tout entier dans les souvenirs de dom Guéranger et de ses œuvres. Nous sommes en communion constante avec la famille bénédictine ».

Si l'on avait pu ouvrir la poitrine de Victor Palmé, on eut vu écrit, en lettres plus précieuses que l'or, le nom de Solesmes. Dans les dernières lettres qu'il écrivait en 1904, il n'a qu'un mot, mais c'est un cri d'allégresse : « Quel succès pour Solesmes que le *Motu Proprio* de Pie X ». En effet, c'est Solesmes, chargé de doter la sainte Eglise d'une édition, pour le moment définitive, des mélodiques chants grégoriens qui doivent enchanter nos églises et faire tressaillir nos cathédrales.

Si Moncé-en-Belin était le berceau de l'homme, Solesmes était le berceau de l'éditeur : c'est là qu'il avait pris ses grandes inspirations. Dès 1840, dom Guéranger disait que ses premiers mille francs seraient employés à l'achat des Bollandistes. Le premier livre paru, par les soins de dom Guéranger, fut intitulé : *Les origines de l'Eglise Romaine* : c'est la base d'opérations du monastère. Le bras droit de dom Guéranger, Pitra, débuta par des *Etudes* sur la collection bollandienne. « C'est dans

ce livre, dit Palmé, que j'ai puisé l'*enthousiasme* pour la réimpression des *Acta sanctorum* ». Enthousiasme, c'est le mot propre ; il en fallait un énorme emmagasinage pour entreprendre la publication de soixante-quinze volumes in-folio.

Cet enthousiasme, chez Palmé, ne s'éteignit jamais. Pitra avait publié une *Histoire de saint Léger* et de l'Eglise des Francs au VII^e siècle. En 1898, Palmé disait encore : « J'en préparais une nouvelle édition avec des illustrations dans le genre du Charlemagne. C'était la joie du cardinal Pitra d'y penser et la mienne de l'exécuter. Tout s'est écroulé comme un château de cartes : il y a des moments douloureux et cruels, quand on médite en face de ses ruines : c'est mon Purgatoire ! — Ah ! s'il m'était donné de disposer des moyens nécessaires pour donner une dernière impulsion à la librairie catholique française ! Avec quelle ardeur je me jetterais dans la mêlée ! »

En 1902, il disait encore, dans la même diatonique : « Il faut lire et relire les *Deux sièges* de Veuillot, avec Dom Guéranger. Ces deux hommes éclairaient et sonnaient constamment le tocsin ». Les souvenirs de ce tocsin sont douloureux. On n'a plus voulu l'entendre ; on a coupé les cordes des cloches et ça et là tué les sonneurs. Maintenant vous n'entendez plus que le glas des morts ; le dernier des goujats suffit à ce triste métier.

Un trait qui ouvre le plus beau jour sur l'âme de Palmé, c'est son goût personnel, toujours vif, pour l'*Année liturgique*. De bons livres de doctrines ; des ouvrages savants pour faire la guerre au particularisme gallican et rattacher la fille aînée de l'Eglise aux droits de sa mère et maîtresse, c'est très bien et c'est par là qu'il fallait commencer. Mais ramener les cœurs à Rome pour les donner à Dieu, c'est le terme final, le but par excellence. La vraie piété, qui est utile à tous, dit saint Paul, qui a toutes les promesses du temps et de l'éternité, est surtout le gage, le principe et l'achèvement de nos délivrances. Les *Institutions liturgiques* et l'*Année liturgique* étaient comme des corps de bataille, parallèles marchant toujours, par des moyens différents, vers le même but.

Victor Palmé, qui le savait, n'était pas comme les cloches qui invitent les autres à l'office et qui n'y vont pas ; c'est à lui-même qu'il appliquait la médication et la fomentation de Solesmes. Ce n'était pas seulement comme éditeur et de temps en temps, qu'il ouvrait un volume. A la lettre, il en faisait sa nourriture quotidienne, sa manne, comme il dit. Je note, en quelque sorte, année par année, le fruit des expériences de Palmé et cette fleur de convictions saintes que l'*Année liturgique* faisait s'épanouir dans son âme.

En 1888 : « Les belles pages de dom Guéranger sur la Résurrection des corps, ont quelque chose de si consolant et de si fortifiant. »

En 1895 : « Toute la journée hier, je me suis délecté dans dom Guéranger. — Comment veux-tu, après cela et à côté, qu'on supporte les sermons vides et médiocres qu'on entend ? »

En 1898 : « Aujourd'hui, jeudi de Pâques, les pages si nourries de dom Guéranger sur notre propre résurrection sont superbes. »

En 1899 : « Je relis toujours avec délices les belles journées pascales de dom Guéranger ; celle du jeudi de la semaine dernière, sur les splendeurs de la résurrection des corps, est certainement l'une des plus remarquables. »

En 1900 : « Nous goûtons toujours dom Guéranger, si plein de science et de poésie. — L'un de ses fils, dom Cabrol, vient de publier un autre chef-d'œuvre liturgique : *La Prière antique*. »

En 1902 : « Est-il possible de rien dire de plus beau et de plus consolant que le jeudi de Pâques sur la résurrection de la chair, sur les paroles de Job : « Dans ma propre chair, je verrai Dieu ».

« Que de belles choses sont sorties de Solesmes ! mais ce qui restera de plus remarquable, de plus fécond, ce sont les résultats spirituels, c'est certainement l'année liturgique. Nous sommes tous imprégnés des leçons de dom Guéranger. »

« L'*Avent*, le *Noël*, sont des œuvres de jeunesse de dom Guéranger, un parfum de printemps s'en détache ; nous nous délectons toujours avec ce trésor. »

Le bouquet spirituel de ces citations, c'est que Victor

Palmé est toujours avec son trésor ; il s'en nourrit, il s'en délecte ; et, s'il s'assied chaque jour à la table de famille pour réparer chaque jour les pertes de son corps, il s'assied chaque jour, pour la réfection spirituelle, à la table Bénédictine. Mais si, chaque jour, pendant toute l'année, la table bénédictine, comme l'autre, au surplus, nous offre de nouveaux aliments, dans cette variété de victuailles, il est un point où s'est ancrée l'âme de l'éditeur : c'est la résurrection des corps. Tous les chrétiens y croient, tous les hommes ont besoin d'y croire ; si l'on croyait, au contraire, à son anéantissement corporel, la vie ne serait pas seulement triste, mais impossible. A la moindre épreuve, un peu plus dure que les autres, on se dirait : Autant aujourd'hui que demain, et l'on s'affranchirait par le suicide. Le fait de la résurrection, les splendeurs de la résurrection, tous ceux qui y croient, ne s'y arrêtent même pas spéculativement ; ils le croient et c'est tout, sans jamais insister. Victor Palmé, lui, a cette vérité sous les yeux ; c'est son ancre attachée aux cieus, avec un gage pour nous de l'éternité. Nous vivons, mais ce que les insensés appellent mourir, ce n'est pas une fin, c'est une transformation, et, dans le sens orthodoxe, une apothéose de la chair, mortelle ici-bas, immortelle dans l'autre vie. Dès lors, la pratique de la vie change complètement d'aspects. Les petites misères de chaque jour ne sont ni plus, ni moins, que les grains de poussière dont nous débarrasse chaque jour un coup de brosse. Les grands coups ne peuvent pas nous trouver insensibles : nous avons des nerfs et du sang, comme les autres ; et la douleur qui vient tendre nos muscles et déchirer nos membranes, ne nous trouve pas dans une insensibilité stoïque ; mais, par dessus toutes les douleurs, il y a une sérénité de foi qui en édulcore l'amertume et en transfigure les désagréments. Le croc qui nous déchire, nous décore ; la couronne d'épines, qui meurtrit notre front, met des pierres précieuses à notre diadème. L'insensibilité apparente des martyrs, au milieu des plus cruelles tortures, le chrétien y a une part proportionnelle. Sa vie a toujours, même dans les accablements, des reflets d'allégresse. Comme le religieux mourant, à qui l'on demandait comment il se trouvait, le chrétien peut toujours dire : *Cruci-*

fixus, alleluia! Et comme le religieux qui mourut en chantant le *Magnificat*, le chrétien, dans les agonies successives dont la trame forme sa vie, a toujours sur les lèvres les stances magnifiques qui agrandissent l'âme et lui donnent des avant-goûts de paradis sur la terre.

III

AMOUR DE L'ÉGLISE ET DU PAPE

Victor Palmé, vivant de foi chrétienne et de poésie liturgique, trouvait, dans son âme, une double orientation : il était plein d'amour pour l'Église et de dévotion au Siège Apostolique ; il tirait de cette dévotion et de cet amour des conséquences pratiques, des sentiments chrétiens, qui firent, de sa vie, un Thabor, en attendant qu'il montât au Calvaire.

Je signale au lecteur ce double point de vue ; j'y vois une originalité ; j'en voudrais tirer une leçon.

Tous les chrétiens croient à l'Église et même ceux qui n'y croient pas comme il faut, croient encore lui appartenir. Mais, pour un trop grand nombre, ce n'est qu'une appartenance en l'air et sans conséquence. On est catholique, à peu près comme on est protestant, à sa manière, à son goût, mais sans y penser. Par suite de cette malheureuse coutume, on est catholique en droit et protestant de fait. C'est pure aberration et folie. La religion est un lien *nécessaire* qui rattache l'homme à son créateur ; ce n'est pas un lien matériel, c'est un lien intellectuel, moral, social, et, avant tout, religieux. Mais c'est Dieu qui a tissé ce lien, qui en a formé un ensemble de dogmes et de lois ; et l'homme n'a qu'à s'y soumettre. Une Église facultative n'est pas une Église ; c'est une illusion et un piège. Le sentiment de l'Église doit être vivant dans nos âmes et y produire une surabondance de vie ; il doit nous rattacher au Pape, qui est l'évêque de nos âmes et le directeur souverain des mystères de Dieu. Doctrine qu'il faut rappeler avec d'autant plus d'instances que, pendant des siècles, les catholiques de France ont été froids ou hostiles envers le Pape ; et, par suite, ont été réduits à

cette pauvreté spirituelle, à cette misère lamentable, qui fait, des âmes protestantes, des âmes nues et vides, comme des terres toujours glacées, où meurent toutes les semences divines, parce que le soleil de Dieu ne leur fait jamais sentir le rayon vivificateur du printemps.

La foi vraie, la piété sincère rattachaient Victor Palmé à l'Eglise et au Saint-Siège, par toutes leurs lumières, avec toutes leurs forces et leurs aspirations. La religion était pour lui le lien fort et fécond ; l'Eglise était la maison de l'homme, parce qu'elle est le temple de Dieu ; le Pape, ce n'était pas seulement l'unique, le supérieur, l'infailible hiérarque : c'était le père bien-aimé de la sainte famille du Christ. Et ces allégations ne sont pas des qualités que je lui prête, mais dont vous allez voir en lui la profession ferme et la sainte pratique.

En 1888, il écrit : « Boulanger a du brillant, mais pas la moindre qualité au fond. Il n'y a plus qu'un seul grand homme, le Pape ; il va devenir l'arbitre du monde dans toutes les grandes questions qui s'agitent, et qui ne peuvent être vraiment résolues que par lui. »

En 1895 : « Dieu est avec son Eglise. Après le grand Pape Léon XIII, nous aurons Pie IX second. Voici comme nous sommes privilégiés. » Palmé se fait ici l'écho de la croyance commune qui ne voyait dans le Pontificat de Léon XIII qu'un interrègne ; après quoi Pie IX revivrait dans son successeur, pour remporter tous les triomphes d'intransigeance dont la mort avait ravi la gloire à Pie IX. Le sens de cet espoir, c'est que Léon XIII posait des questions, donnait même des solutions, mais s'arrêtait là ; il ne faisait pas pénétrer avant, les doctrines, pour les constituer en principes de vie. C'est la tâche dévolue à son successeur ; elle ne peut aboutir que par les pratiques *militantes* de Pie IX. Une Eglise non militante, c'est l'Eglise de Jésus-Christ sans la croix, sans la toute-puissance attractive et victorieuse du Calvaire.

La même année, Palmé écrit encore : « La persécution des communautés est le prélude de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; c'est alors, dit-on, que saint Michel intervient ! Nous n'y sommes pas encore ; il peut y avoir bien des changements de ministère, avant. La pensée qu'émet Mgr Fava a germé depuis longtemps, dans mon cerveau.

L'Europe se jette sur l'Afrique ; les francs-maçons ne se doutent pas qu'ils font les affaires du bon Dieu. Les missionnaires se précipitent de toutes parts, à la conquête de ce continent inconnu. Le Diable est bête ; sa haine l'aveugle lui et ses adeptes. » C'est du Veillot tout pur, dans la belle simplicité de la foi.

En 1900, Palmé revient sur cette vision : « Le monde musulman s'agite ; il donne la main aux adeptes de Confucius : ils sont le nombre ; nous sommes à la veille d'une nouvelle croisade. Cette consécration du monde au Sacré-Cœur et l'année jubilaire viennent à point pour nous sauvegarder du péril qui nous menace. En attendant, travaillons de notre mieux, chacun dans sa sphère, à la gloire de Dieu et au salut de notre pays. » Palmé a vu l'Asie se jeter sur l'Europe pour mettre à feu et à sang la civilisation rationaliste ; il voit le pétrole qui veut tout dévorer ; après le passage du feu, les grandes eaux de la tribulation ; mais sur ce déluge nagera la barque de saint Pierre ; elle porte, pour un troisième millénaire, les destinées de l'humanité.

En octobre 1903 : « Qu'on est heureux de voir sur le siège de saint Pierre un second Pie IX : on est sûr que Dieu n'abandonne pas son Eglise ! »

En février 1904, peu avant sa mort : « Les magnifiques protestations de nos évêques sont une consolation. Le scandale de l'abbé Loisy est bien peu de chose en face des actes du Pape et de l'Episcopat. » L'abbé Loisy, dont parle ici Palmé, est un prêtre du diocèse de Châlons, qui s'est pris d'un beau feu pour la sainte Ecriture, sous l'impulsion de son évêque, René Meignan, prélat instruit, mais esprit aventureux. Loisy est un prêtre honorable et, sans conteste, un savant ; mais il a écrit pour répondre à Harnack, professeur à Berlin, un livre que plusieurs évêques ont cru devoir censurer. Ces censures ont fait lire les autres ouvrages du même auteur et fait pousser une clameur de haro. Nous ne connaissons pas le fond du débat : nous nous tenons, pour l'intelligence des Ecritures, à l'explication de l'Eglise, qui nous en fournit le texte. Chercher ce sens en dehors et contre l'Eglise, pour nous, c'est un contre-sens. Nous ne contestons pas la science, nous la voulons fondée sur le sens commun, nous croyons

que le Pape et les évêques en sont les organes incontes-
tables.

Maintenant nous appuyons sur les sentiments chrétiens de Victor Palmé, toujours selon l'ordre chronologique. La voie des justes est une voie qui s'élargit et s'élève sans cesse en s'illuminant. Pour en comprendre la dilatation et les progrès dans la lumière, il faut suivre l'ordre de leur succession ; on en saisira alors mieux les résultats. On s'occupe peu des choses extérieures ; on va au fond ; et en synthétisant tous les traits, on a comme une révélation d'une âme, seul moyen d'avoir l'intelligence de sa vie. Si nos traits sont justes, et ils le sont puisque c'est le héros qui les fournit, Victor Palmé doit ressortir de ces pages comme en photographie morale où un mort revit dans la vérité de toutes ses attitudes.

Dès 1885, à cinquante ans, Victor Palmé pense à la mort : « C'est, dit-il, une preuve de grand mérite, quand on meurt jeune. J'ai souvent désiré de mourir ainsi ; Dieu n'a pas voulu de moi, parce que je ne suis pas digne de me présenter devant lui ». Au moins, il obéit à la parole du sage : Souviens-toi des fins dernières !

En 1888, après une crise commerciale : « C'est vrai, dit-il, je n'ai pas eu de succès ; jamais purgatoire ne sera comparable aux angoisses de ces derniers jours. Enfin, j'ai pu vaincre encore une fois, mais ce sont des victoires à la Pyrrhus. Juge si les prières n'étaient pas venues à mon secours, ce qui serait advenu. J'aurais été absolument dévoré par ces gens-là, qui ne veulent voir qu'une affaire, là où il y a une œuvre. »

En 1890 : « Il y a longtemps que j'expérimente la prière comme seule efficace ; on a beau s'agiter, raisonner, redresser ; rien ne se termine ».

Même année : « Voici que les ennuis et les épreuves de toutes sortes fondent sur nous, d'une façon si cruelle, qu'il est presque impossible d'assurer que nous pourrions y résister. C'est parce que je me sens défaillir, que je viens faire appel à tes prières. Le Diable serait trop content, s'il parvenait à nous ébranler. Heureusement Dieu nous élève et nous purifie. Si l'on ne souffrait pas, on s'attacherait trop aux choses d'ici-bas. Dieu nous taille, spirituellement parlant, comme le sculpteur cisèle une statue. Ce

sont les privilégiés, paraît-il ! — Grand merci, répondent quelques-uns ! »

En 1892 : « L'année a été terrible ; j'ai souffert à en mourir ; néanmoins je rends grâce à Dieu. »

En 1895, le 24 juillet : « Dieu seul est le gardien de notre honneur. Ce dépôt précieux est en de bonnes mains. Dieu y attache une grande importance, d'après ce qu'on lit dans la Vie de saint Antoine de Padoue. »

Même année, mois de décembre, à propos de calomnies : « Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut ; il connaît les « tenants et aboutissants » ; et souvent ce que nous croyons douloureux et mauvais sur l'heure, nous sera révélé plus tard comme meilleur et dans notre intérêt. Le tout est d'accepter cela comme châtiment, en expiation de nos légèretés et de nos fautes »,

Le 12 février 1896, au sujet de l'épreuve de 1895 : « Que d'événements depuis ton entrée à Solesmes ! Nous pressentions vaguement le chemin de la croix que nous allons parcourir. Heureux chemin pour ceux qui ont la passion de la souffrance, qui en savourent les délices et comprennent le travail d'épuration qui se produit en eux ! »

En 1899, au sujet des parrains, Palmé refuse d'être parrain d'un petit-fils, parce que, dit-il, « le parrainage est une paternité, et que, pour remplir efficacement ce devoir, il faut être jeune. »

En 1900 : « Ajoutons à nos communions la *neuvaine douloureuse*, le chemin de la croix du 9 au 18 juillet 1895.

Ici finissent nos notes sur les sentiments chrétiens de Palmé. A partir de 1900, il semble se recueillir et se préparer au grand voyage. En ce monde, il n'a plus rien à dire ; c'est le mot de Sénèque à retenir ici : *Curæ leves loquuntur, ingentes silent.*

IV

LES ÉVANGILES DE LASSERRE

Ici doit se placer un épisode qui eut, dans la vie de Palmé, un effet douloureux et des résultats terribles.

Nous voulons parler de la mise à l'Index des Evangiles de Lasserre.

Victor Palmé, enfant et nourrisson de Solesmes, avait, sur le chef de l'orthodoxie, des soucis constants de scrupuleuse exactitude, et une particulière susceptibilité de l'épiderme. C'était son devoir, sans doute; c'était, encore plus, sa délicatesse, sa coquetterie, son honneur de ne rien laisser passer qui put faire soupçonner, aux inquisiteurs, qu'un ouvrage de sa maison put avoir des griffes aux pieds et des cornes à la tête. Dans le fait, parmi les innombrables volumes dont il fut l'éditeur, il y en a certainement plus d'un qui n'est pas de première force, mais il n'y en a point qui sente le fagot. La production était constante, abondante, parfois phénoménale; elle n'avait pas de goût de terroir et n'admettait pas, même à l'état de dilution infinitésimale, cette singulière cuisine libérale qui amalgame le rigorisme avec le gallicanisme, pour confectionner des gâteaux sucrés, parfois acides, toujours sans sel. Victor Palmé ne se contentait même pas d'être exact et de réagir avec force contre toutes les aberrations du particularisme français; il entendait même travailler intelligemment à l'expurgation de la pensée indigène, à son rattachement doctrinal à la Chaire Apostolique. En preuve, je puis citer un fait certainement inconnu; je le divulgue parce qu'il honore Victor Palmé.

Dans mon presbytère de Louze, j'avais travaillé dix ans à une revision de l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique*. Ce long travail qui n'avait pas été sans fatigue, pouvait ne pas manquer de mérite, mais il ne pouvait pas se publier facilement. Quinze ou seize volumes in-quarto, d'un livre qui avait eu déjà quatre ou cinq éditions chez les frères Gaume, avant de tomber dans le domaine public, on le devine, cela ne devait pas trouver facilement éditeur. Les frères Bordes, de Nancy, sans mesurer suffisamment la force de leurs épaules, avaient bien tenté l'entreprise; ils avaient succombé avant la fin du deuxième volume; leur insuccès n'était pas de nature à susciter un remplaçant; l'auteur de la revision lui-même n'y pensait pas. Les deux volumes traînaient sur les quais; un frère de Vivès, toujours à l'affût, les trouva sans effort et par l'analyse des deux volumes persuadait, à

Louis Vivès, de relever ce livre mort dans son berceau. Vivès s'en chargea et publia cette revision de Rohrbacher en plusieurs éditions qui n'ont pas encore épuisé son crédit.

Dans l'intervalle, le reviseur, à court d'argent ou en mal de livres, était à Paris, en visite amicale chez Victor Palmé, toujours boutonné, mais toujours bienveillant. On causa longuement de cette revision envasée dans la bourbe d'une faillite avant la lettre. Palmé pontifiait un peu, façon indispensable pour ne pas se livrer; mais il suivait bien la discussion et ne trahissait pas son idée. Après une longue conversation, il finit par nous dire : 1° Que notre travail de revision sur Rohrbacher, pour accentuer la réaction anti-gallicane, se publierait plus utilement à part qu'en adjonction à un ouvrage déjà volumineux; 2° Qu'il fallait en composer un ouvrage à la façon de Bianchi et de Zaccaria, sous le titre d'*Histoire polémique* du Saint-Siège, en pendant à l'*histoire dogmatique* de Sommier; 3° Que, pour en préparer la publication, il fallait insérer, dans l'*Echo de Rome*, les principaux chapitres du 1^{er} volume; 4° Que, pour cette collaboration à son journal, il nous offrait douze cents francs par an payables en livres de sa maison; 5° Que, plus tard, il réunirait en volumes l'*histoire polémique*, c'était le mot qui avait toutes ses préférences. Et, en effet, nous publiâmes dans l'*Echo de Rome* les principales dissertations du tome premier de l'*Histoire apologétique de la papauté* et Victor Palmé, bon prince, remplit tous ses engagements envers l'auteur de ces articles.

Sur ces entrefaites, nous avons passé marché avec Vivès pour la publication du grand ouvrage de Rohrbacher, revisé par nos soins. Palmé en exprima du mécontentement; nous en eûmes du regret. Mais il ne fallait pas d'effort pour se dire, entre amis, qu'une publication totale, immédiate, valait cent fois mieux qu'une publication partielle, longue à tirer dans une revue et soumise à toutes les difficultés de l'avenir. Autrement l'éditeur de la rue de Grenelle avait l'âme trop grande et l'esprit trop haut pour garder rancune à l'éditeur de la rue Delambre; il y a place pour tout le monde au soleil des lettres chrétiennes. Pour nous, humble soldat de la sainte Eglise, nous avons gardé, avec

Palmé, avec Vivès, avec Migne, jusqu'à leur dernier soupir, les plus cordiales relations ; nous avons soutenu, dans les épreuves, ces âmes parfois désemparées : nous le disons dans l'émotion de nos souvenirs et comme preuve de la sincérité de nos appréciations. L'équitable postérité n'honorera jamais assez ce triumvirat de la restauration catholique des doctrines romaines.

Dès nos débuts littéraires, en 1855, nous avons été mis en relation avec Migne et avec Palmé, par Léon Godard, professeur d'histoire au grand séminaire de Langres, et par Jean Carnaudet, le promoteur de la réédition des Bollandistes. Dans son indulgence, Palmé, qui était accueillant et encourageant, nous avait inscrit d'office parmi les collaborateurs de la *Revue du Monde catholique*, mais il avait mal calculé ses intérêts et les nôtres. A une revue qui débute, il ne faut pas de collaborateurs débutants ; il faut de vieux soldats, de vieux marins, rompus à tous les combats de terre et de mer, prompts à concevoir, hardis au coup de feu, également aptes au rôle du voltigeur ou du grand garde, et aux conceptions mieux ordonnées d'une longue campagne. Avec des débutants, la *Revue*, condamnée aux remplissages insipides, mourrait de malement. Le fait est que la *Revue*, soutenue au début par l'élite des chevaliers chrétiens, a dû, sous quatre directeurs, renouveler quatre fois son personnel ; et, vu les difficultés des temps, elle ne put tenir à la tranchée que par l'esprit héroïque d'une croisade, d'ailleurs si nécessaire qu'elle n'a pas besoin de justification.

Parmi ses frères servants de la première heure, Palmé comptait Henri Lasserre. C'était alors un jeune homme, très hardi, de grand talent, un peu prétentieux, mais de la meilleure plume. Pour ses débuts, il avait écrit un excellent volume sur l'antagonisme de l'esprit avec la chair ; il avait étudié les sophistes qu'il assimile aux serpents ; et tiré à balle sur le faux évangéliste Renan. Alors il trouva sa voie dans Notre-Dame de Lourdes ; il en fit des articles que publia la *Revue du Monde catholique* ; et de cette providentielle apparition, il se fit un domaine, une illustration, une fortune. Dès lors, toutefois, comme aujourd'hui, l'esprit public était peu en garde contre des nouveautés et se laissait aisément prendre à un attrait de

lecture ou à la glu des belles phrases. Au fond, le livre de Lasserre sur Lourdes est pélagien. Lasserre explique l'Immaculée Conception par la comparaison des bassins dépuratifs. Une eau est trouble à la source ; vous la faites passer dans dix ou douze bassins successifs ; elle dépose, dans chaque bassin, quelque sédiment ; à la fin, elle est pure comme de l'eau de roche. De même, la sainte Vierge, sortie de la source commune du péché, passée par quarante ou cinquante générations patriarcales et pieuses, est devenue cette fleur aérienne de pureté, de beauté et de grâce qui enchante, depuis deux mille ans, les générations chrétiennes. L'Immaculée Conception, dès lors, n'est plus un mystère, c'est un résultat ; et puisque le bassin dépuratif des générations humaines fonctionne depuis la naissance de la Sainte Vierge, on en devrait conclure que toutes les femmes aujourd'hui sont encore plus immaculées que Marie. Conclusion folle qui accuse et dévoile l'incohérence des prémisses. La Sainte Vierge a été exemptée du péché originel, par acte divin, en vue de l'incarnation du Fils de Dieu, dont la mère ne devait pas être esclave du péché à aucun titre et sous aucun rapport. Le travail de l'Eglise et les décrets des Pontifes Romains ont mis cette croyance dans son juste relief. Divers écrivains de bonne marque, notamment l'abbé Moniquet, ont d'ailleurs découvert les torts et les fautes de Lasserre. Cette question n'a plus d'importance.

Un peu grisé par son succès, Lasserre entreprit de traduire le *Nouveau Testament*. Simple laïque, il n'était pas capable d'accomplir convenablement un tel ouvrage ; par bizarrerie d'esprit ou faux goût littéraire, il voulut traduire en une langue soi-disant pittoresque, mais plutôt triviale. Pendant douze ans, il avait corrigé et corrigé cette traduction, mais en accentuant toujours, de plus en plus, son français de Patagonie. Bref, l'ouvrage parut, fort bien lancé par l'éditeur et obtint un tel succès de presse, récolta un si grand nombre d'approbations épiscopales, qu'en un temps relativement court, il s'en fit vingt-quatre éditions. C'était énorme, inouï ! le fait de faire lire au peuple vingt-quatre éditions du *Nouveau Testament* était si beau que les douaniers et les commissaires ne prirent pas garde à la qualité de la marchandise. On avait

enfin un Evangile en beau français ; c'était un trait de génie ; et des hommes qui ne devaient parler qu'à bon escient, comme le cardinal Parocchi et Léon XIII, renforçaient encore ces extravagantes hyperboles. Les bons moments que passèrent ensemble le traducteur et l'éditeur sont plus faciles à deviner qu'à décrire.

Mais quelqu'un troubla la fête ; ce fut Théodore Rambouillet, vicaire à Saint-Philippe-du-Roule, prêtre très instruit, apologiste consommé, critique redoutable. Rambouillet avait lu la fameuse traduction de Lasserre et l'avait criblée de coups de crayons, à percer le papier ; il nous envoya le volume, alléguant que sa situation à Paris ne lui permettait pas de fouetter Lasserre ; il nous suppliait de prendre pour nous cette besogne compromettante, ajoutant, avec l'abbé Davin, qu'il y avait lieu de dénoncer ce traducteur à l'Index.

L'idée de poursuivre jusque-là, pour entrée de jeu, ne pouvait nous sourire. L'année précédente, Icard, qui n'était pas fils du soleil, nous avait dénoncé à l'épiscopat français et au Saint-Siège, pour erreur de fait à son détriment, au tome XXXVII de *l'Histoire générale de l'Eglise*. Par des manœuvres aussi peu habiles que peu délicates, Icard avait obtenu de Léon XIII un bref improbatif du continuateur de Darras, et très laudatif pour les vertus de Saint-Sulpice. L'intervention très décidée de l'évêque d'Amiens, Mgr Jacquemet, qui avait, contre cet arsenal et cette forteresse deux fois séculaires du gallicanisme le plus renfrogné, les mains pleines de faits accusateurs et d'arguments topiques, avait fait avorter cette dénonciation. Or, Saint-Sulpice était dans la nouvelle affaire, par l'examineur Bacuez et l'approbateur d'Hulst, deux personnages dont il fallait bien reconnaître l'importance. En poursuivant Lasserre, nous pouvions paraître nous venger des Sulpiciens et contrister l'éditeur. Cette perspective était déplaisante. Il vaut toujours mieux que notre terre donne son fruit dans la bénignité.

Les instances de Davin et de Rambouillet s'obstinaient. Nous n'avions, pour l'examen de la traduction, aucune compétence. Enfin, malgré nos répugnances, nous voilà à l'œuvre avec la Vulgate d'un côté, et, de l'autre, les Evangiles grecs de Reithmayer. Cette étude nous décou-

vril, dans les deux tiers du livre, trois cents contresens, dix-sept erreurs théologiques, dont trois hérésies. Le tout fut imprimé, envoyé au cardinal-préfet de l'Index, qui le distribua aux membres de la Congrégation. Quatre mois après, les Evangiles de Lasserre étaient à l'Index, et le cardinal Pitra nous en félicitait comme d'une *grande victoire* : c'est son mot.

Cet important chapitre de l'histoire contemporaine n'a pas été écrit comme il faut par le biographe de Lasserre. Nous avons, pour l'écrire, tous les documents sous la main ; nous ne jugeons ni utile, ni opportun d'en farcir cette notice sur Palmé. La seule chose utile, pratique et chrétienne, c'est de montrer comment Palmé supporta le coup.

En 1888, écrivant à propos du mariage de son fils aîné, il dit : « Nous pouvons louer et glorifier Dieu ; mes plaies ont été cicatrisées en partie au lendemain du coup de fin d'année parti de Rome et que nous avons accepté sans murmure. Et, à ce propos, *aucun espoir* ne nous reste, d'après les nouvelles que je reçois de Rome. La main qui nous frappe, après Dieu, est une *main amie* ; il a fallu l'*intérêt suprême* de l'Eglise, pour la faire agir. J'en aurais fait autant en son lieu et place. Et la preuve qu'il a *vu clair*, c'est que les protestants se font une arme de cet événement pour battre en brèche le catholicisme. Je vais donc retirer du commerce et de la circulation l'édition illustrée, que je croyais hors de cause. Quant à l'édition in-12, je l'avais mise sous clef dès la publication du décret. » (Il s'agit d'une perte de plus de 100.000 francs).

Pour toutes les affaires litigieuses, Rome est pleine d'intelligence, d'équité, de grâce et d'indulgence ; mais quand la vérité est en cause, Rome ne sait pas fléchir. Léon XIII appréciait Victor Palmé ; il avait été sensible à l'envoi de ses ouvrages ; il fut touché profondément de sa soumission exemplaire au décret de l'Index. En conséquence, il lui fit recommander, par le nonce, d'être toujours soumis à l'Eglise et dévoué au Saint-Siège, et pour souligner le désir de lui être agréable, le nomma, *motu proprio*, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, l'un des protecteurs de Solesmes. L'Eglise est plus qu'une femme, c'est une mère.

En 1899, Palmé, revenant sur ce sujet douloureux, disait encore : « La condamnation manquée des *Odeurs de Paris* fut l'origine de la fortune de Louis Veillot ; la condamnation des *Evangelies de Lasserre* fut celle de notre ruine : les voies de Dieu sont impénétrables. »

En comparant sa ruine à la fortune de Veillot, Palmé se résignait, mais il mettait le doigt sur un fait attristant. Sous Pie IX, la France catholique fut coupée en deux : le parti intransigeant du Pape et le parti libéral de Dupanloup. Les intransigeants, qui étaient bien en cour, ne firent frapper personne, ni Maret, ni Gratry, ni même le Père Hyacinthe ; les libéraux, bien vus de Léon XIII, ne surent que frapper. On ferait un martyrologe de leurs victimes : nous estimons, pour notre part, que c'est un honneur d'y figurer, du moment qu'on y lit les noms du P. Hilaire de Paris, de Mgr Maupied et du grand cardinal Pitra, le prince de l'érudition contemporaine.

V

POLITIQUE ET LIBÉRALISME

En présentant Victor Palmé comme l'un des trois grands éditeurs de son temps, notre intention ne saurait être de l'élever au-dessus de ses contemporains et de le présenter comme un être à part. Nous n'oublions pas que, s'il est grand, c'est comme éditeur, comme homme qui a entrepris une œuvre colossale et a su la mener à bonne fin. Mais, dans sa condition, appelé à voir beaucoup de choses, à s'entretenir avec beaucoup d'hommes, il savait voir juste et parler à son tour, sans prétention et sans faiblesse. C'est là le mérite. Notre temps est, comme tous les temps, obscur ; vu de près il n'offre qu'une mêlée dans la nuit. Du haut de l'observatoire pontifical, le Voyant d'Israël a l'œil sur ces ténèbres et rend des oracles. Mais bien qu'il soit le vicaire de Jésus-Christ, Rédempteur des âmes et Roi des nations ; bien qu'il parle à ses sujets, ses sujets ne le comprennent pas tous ; il y en a même qui osent dire que le règne de Pie IX est une crise de l'Eglise et que l'Eglise ne

peut se sauver qu'en se réconciliant avec la société moderne.

Une hérésie était née depuis trois siècles, et, depuis trois siècles, cette hérésie, au lieu de garder l'humanité sous la houlette de Pierre, entendait abattre la chaire du Prince des Apôtres. A l'entendre, au lieu de soumettre la raison à la foi, il fallait soumettre la foi à la raison. Pour suivre la voie ascendante du progrès, il fallait, en art, procéder du naturalisme ; en philosophie, tout soumettre au doute *methodique* ; en religion, chercher par le *libre examen* sa religion dans les Ecritures ; en sociabilité, asseoir le pouvoir sur l'absolutisme, la liberté sur le parlementarisme, l'économie politique sur le socialisme. L'Evangile était mort ; la Révolution n'avait plus qu'à se partager son héritage, au profit des sept péchés capitaux.

Or, au cours du XIX^e siècle, en présence de cette révolution qui poursuivait l'anéantissement du Christianisme, un homme se rencontra, un prêtre, pour déclarer que, dans cette poursuite révolutionnaire, il n'y avait qu'un malentendu. Loin d'être anti-chrétienne, la révolution de Luther, de Descartes, de Louis XIV, de Mirabeau, de Proudhon, était chrétienne ; seulement il fallait s'expliquer. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ne visait point le trône de Dieu, elle ne s'occupait que de la terre. La législation, dont elle formait le préambule, constituait un ensemble de lois progressives, qu'eussent pu édicter Suger et Charlemagne. L'Eglise n'avait qu'à accepter les droits de l'homme, les libertés constitutionnelles, les théories du bien-être ; et à coudre, à son symbole, une douzaine d'articles sociaux. C'était la fin des ravages et des malentendus de la Révolution.

Le prêtre qui avait fait cette trouvaille hérétique et surtout absurde, était devenu évêque ; il avait rattaché, à sa doctrine, un certain nombre de catholiques également distingués par leurs talents et par leur foi ; il était, en général, bien vu des gens du monde à qui ce régime de promiscuité ne pouvait déplaire. L'Eglise seule refusait de le suivre ; et, dans les églises de France, le rédacteur en chef de l'*Univers*, Louis Veuillot, et l'un de ses collaborateurs, Jules Morel, le Père At un peu plus tard, motivaient leur refus avec une énergie de conviction, une force

de logique et une pointe de belle humeur qui mettaient en fureur le prédicateur de la nouvelle doctrine.

Victor Palmé fut l'éditeur de ces héros de l'orthodoxie ; il le fut par choix, parce que son âme, pénétrée de grâces à l'école de Solesmes, lui permettait de voir plus clair dans les misères du temps. Pour en faire la preuve, nous recueillons ici quelques-unes de ses appréciations politiques et, en particulier, son jugement sur ce libéralisme qui s'intitulait catholicisme libéral.

En 1888, à la Pentecôte, il écrivait : « Aujourd'hui, mercredi, le don de force est superbement décrit dans *l'Année liturgique* ; c'est le don qu'il me faut pour ne pas trébucher en route. »

En 1893 : « Les Fêtes franco-russes me laissent froid ; je n'ai pas confiance dans ces persécuteurs des catholiques en Pologne. Mais comme il est visible que les hommes s'agitent et que Dieu les mène ! Que de choses nous verrons d'ici 25 ans ! L'Italie, châtiée d'une façon horrible, en expiation de sa conduite envers le Pape ; c'est elle qui va provoquer la crise et déchirer le voile qui nous cache les événements de demain. »

Même année : « Je serais heureux de pouvoir consacrer les dix dernières années de ma vie à approfondir et à contempler les œuvres de Dieu dans la nature et dans les *livres*. Heureux ceux et celles qui peuvent se consacrer à connaître Dieu et à le louer dignement. »

Même année : « Une difficulté surmontée, il en surgit une autre, en sorte que Dieu veut nous tenir constamment en haleine ; il nous fait sentir que nous ne pouvons rien sans Lui et en dehors de Lui. »

Même année : « N'oublie pas notre neuvaine de Vendredi. Maintenant je n'ai plus aucun appui ni attache humains, il n'y a que Dieu seul qui peut intervenir. Malheureusement, je n'ai plus le feu sacré d'autrefois, tout est défaillance en moi. »

Même année : « Je n'ai absolument à triompher que des épreuves morales, car je suis vaillant comme santé ; mais le calvaire fut moins douloureux que le jardin de Gethsémanie. La souffrance morale est certainement plus pénible que l'autre. »

En 1897 : « Les années marchent et s'écoulent avec une

rapidité effrayante. Quand on essaie de les bien remplir, d'observer les préceptes évangéliques, d'être fidèle aux devoirs de sa vocation, c'est avec plus de sérénité qu'on aperçoit le terme du chemin. »

Même année : « La race anglo-saxonne mène le monde dans les deux hémisphères ; par leurs colonies, les Anglais possèdent la moitié du monde. L'évangélisation générale serait hâtée par leur conversion. Prières. »

« Ce qui est attristant, ce sont ces disputes entre catholiques. Au moment où notre pays subit une pareille crise, nous devrions serrer les rangs, afin d'arriver à vomir le venin qui nous empoisonne et à tenir tête à l'Allemagne et à l'Angleterre protestantes, dont le but est de nous chasser de toutes nos colonies, d'y apporter la Bible, l'opium, etc., en haine de l'Eglise et de la France. »

A propos de la Martinique : « Tels seront les châtiments qui attendent Paris dans un temps plus rapproché qu'on ne pense. »

« En 1899 : « En ce moment, avec le Card. Vaughan ne sommes-nous pas persuadés de l'importance du mouvement, des progrès du catholicisme en Angleterre. Quel prix il attache aux prières de la France chrétienne qui a déjà tant fait pour la conversion de la perfide Albion. Je me souviens que dès 1853 le vénéré curé Desgenettes ne manquait pas de recommander *chaque* Dimanche de prier pour la conversion de l'Angleterre. Aujourd'hui que les trois quarts du globe sont sous la domination anglaise, la conversion du monde serait hâtée, si la métropole du protestantisme était ébranlée.

26 octobre 1903 : — (En parlant de 70 et des désastres qui l'ont suivi) : « Il est certain que nous n'aurions plus des hommes comme Trochu à mettre au premier rang. C'était un breton et un bon catholique. Il a été constamment paralysé dans son action par les Jules Favre et les Picard de ce temps-là. Il n'a eu qu'un tort, c'est de les écouter, de se laisser bercer par les francs-maçons de son entourage et par les libéraux, *gens pleins* d'illusions.

Sur la question capitale du *Libéralisme*, voici quelques propos de Victor Palmé :

(Au sujet d'un évêque américain). « Evidemment, cet Evêque n'est pas un homme de l'école de Mgr Pie ; c'est

un *libéral* et j'ai remarqué qu'un cerveau *entaché* de cet esprit *peut toujours verser plus loin* ».

(Au sujet d'un autre libéral). « Il en est des auteurs comme des journalistes, ceux qui ne vont pas à la Messe tous les jours, qui ne pratiquent qu'à moitié, ne sont pas absolument *bon teint*. C'est pour cela que j'ai une profonde estime pour Roussel et Loth que je voyais tous les jours à la messe, rue de Sèvres, comme du temps qu'il vivait, le grand Louis Veillot ! »

(A propos d'un libéral notable). « Les plus grands hommes sont bien petits. Saint Augustin dit avec raison : « La superbe, la vaine gloire, voilà le côté le plus redoutable par lequel ils se perdent ». Dieu jugera, mais les Libéraux catholiques auront, je crois, une responsabilité écrasante. Ils pouvaient empêcher le mal et faciliter le bien, ils ont... je n'achève pas ! » J'ai remarqué déjà plusieurs fois que le bon sens *absolu* était *obscurci* par les idées *fausses* du Libéralisme. L'école catholique, la pure, la vraie, celle de Dom Guéranger, de Louis Veillot, de Pie IX enfin, c'est la nôtre : ne nous en écartons jamais ».

Evidemment Victor Palmé n'appartenait pas à la petite église du Catholicisme libéral, en grand mouvement sous Pie IX, presque en crédit sous Léon XIII. Non, il ne croyait pas au *Credo* de la promiscuité doctrinale et sociale ; il croyait au *Credo* tout court, au vieux *Credo* de la vieille Eglise. Il n'en est pas moins vrai que cette coterie, décapitée de ses chefs par la faux du temps, a prospéré parmi nous, comme avait prospéré l'arianisme après la mort d'Arius. D'un côté, elle a énervé les défenseurs de l'Eglise ; de l'autre, elle a accordé, à ses ennemis, des grâces d'indulgence. On a pu tout contre nous impunément ; nous n'avons su rien faire pour ramener la victoire sous nos drapeaux. Toujours inertes, toujours battus, toujours contents, ou, sinon contents, incapables de brandir une épée. J'avais pensé un jour à fonder la chevalerie des plumes d'acier ; j'ai dû y renoncer, dans la crainte que la compagnie fût bornée à son fondateur. Une déconvenue de plus ou de moins ne change rien à la situation. Le ciel est de plus en plus noir, la terre de plus en plus atone. Je me demande même si nous verrons quelque chose à la clarté de la foudre.

Une œuvre principale avec des épisodes, un monument avec des contreforts : tel est, paraît-il, le but de toute vie, l'objet constant de son travail, la preuve décisive de sa sagesse à l'action. Le monde est partagé en deux : le monde des corps et le monde des âmes, le monde des métiers et le monde de la pensée, de la conscience, de la vertu et du patriotisme. Un éditeur appartient au monde des intelligences : il en est l'ouvrier, il peut en être le grand ressort. C'est dans ce monde lumineux, aux contours mal définis, mais dont les provinces sont connues et tous les horizons obscurs, qu'un éditeur doit se tailler son champ d'opération. La tâche est difficile pour tout le monde ; pour les jeunes gens surtout, elle est pleine d'incertitudes, de mécomptes et même de douleurs. Heureusement les jeunes éditeurs ont des illusions qui les empêchent de sentir leurs maux ; et une qualité qui remédie à toutes les déceptions, le travail. C'est, au surplus, l'heure où l'on se marie, où les enfants naissent en même temps que les livres : c'est l'heure précieuse des belles flammes et du saint enthousiasme. On peut n'avoir pas de quoi vivre, on se grise tout de même. Le jeune éditeur, c'est l'Apollon du Belvédère, qui s'élançe, seul, sans appui, à la conquête du monde et qui espère bien le trouver dans le creux de sa main.

Nous avons connu Palmé à l'époque où il sortait de cette première phase de son existence ; il avait encore son bel enthousiasme, il l'a eu toujours ; mais il avait aussi une expérience qui lui coûtait, au bas mot, trois demi-millions. Du reste, il en parlait sans tristesse ; il avait près de son oreille et de son cœur, toutes les sources de l'espérance.

Aujourd'hui, pour mesurer exactement son œuvre, nous distinguons comme contreforts de ses grandes publications une foule de livres dont il faut prendre la nomenclature dans les catalogues ; comme épisodes, deux ou trois gros traités théologiques, le *De concilio* de Jacobatius, le traité

de l'*Etre surnaturel* de Ripalda, alors inconnu en France ; et le *Cours de théologie morale* des théologiens de Salamanca, œuvre analogue aux *Conférences d'Angers*, connue seulement des professeurs de théologie. L'à-propos de leur reproduction est hors de conteste ; la concurrence paraît moins plausible. Nous sommes si pauvres en France que nos éditeurs catholiques doivent se faire scrupule de conscience de courir sur les brisées les uns des autres. De nos jours, il se tient beaucoup de congrès ; je propose un congrès des éditeurs catholiques de Paris, pour concerter, avec les auteurs, un programme commun de publications, sur un ordre de combat. Que chacun ait la liberté de ses mouvements, soit ; mais que tous les serviteurs de la Sainte Eglise forment un bataillon bien ordonné, un champ d'action bien défini, et qu'il n'y ait, dans la mêlée, pas de forces perdues, pas même un atôme.

Sans appuyer, ici, sur les ouvrages religieux de Victor Palmé et sur les publications théologiques, nous disons que cet éditeur, dans l'intérêt des lettres, des sciences, de l'histoire et de la haute érudition, a conçu une œuvre considérable, poursuivie à travers des difficultés sans cesse renaissantes, finalement couronnée de succès. (On ne fait pas ce qui est bien fait). Nous publions, sur cet important sujet, un mémoire dont nous ne connaissons pas l'auteur, mais dont nous pouvons certifier la parfaite exactitude. La manie de l'emphase n'y est pour rien ; l'auteur se tient plutôt en deçà qu'il ne va au delà des justes louanges. Sans doute, il se tient trop dans les généralités ; mais si l'on entrait dans le détail, il faudrait un gros volume. Tâche utile, sans doute, et qu'il faut laisser aux bibliographes.

Au début de Victor Palmé, il ne s'agissait pas moins que de mettre au jour les sources de notre langue, les origines de notre poésie et de nos annales. On ne trouvait plus que dans les bibliothèques les grandes collections, difficilement accessibles, les monuments d'érudition des Bollandistes et des Bénédictins dont la rareté et le prix excluaient l'usage constant et qui ne pouvaient être consultés qu'en suite de déplacements onéreux.

L'idée mère qui guida l'éditeur fut de restituer à notre pays, sous une forme *somptueuse*, avec toutes les garanties

d'*authenticité*, en les faisant profiter, par des commentaires et des éclaircissements, de toutes les découvertes *modernes* de la science, ces précieux fondements de notre trésor national. Il y parvint sans doute, mais par quels efforts, et comment fut-il récompensé d'une initiative si hardie, si généreuse que ses adversaires et ses concurrents eux-mêmes admiraient.

Très jeune encore, possédant à peine les strictes ressources nécessaires à une entreprise qui eût ruiné un homme de moins de foi et d'enthousiasme, il débuta par la réimpression des *Acta Sanctorum*, des Bollandistes, colossal recueil, indispensable à l'étude de l'histoire générale, énorme compilation de documents originaux. Or, sait-on que l'édition d'Anvers, commencée en 1643 et terminée en 1770 comporte, à elle seule, cinquante volumes in-folio de plus de mille pages à deux colonnes chacune ? Elle forme la première série et lorsqu'il eut achevé de la réimprimer, en 1868, M. Victor Palmé entreprit la deuxième, qui en est la continuation par les nouveaux Bollandistes et comporte une quinzaine de volumes dont un seul, consacré aux Tables générales, est le *dictionnaire* complet des *Acta*.

C'est dans cet incomparable Recueil que l'on trouve, en réalité, l'histoire de tous les siècles. Celle de la Civilisation, des Lettres, de l'Art et du Progrès dans tous les domaines de la vie publique et intellectuelle, celle de notre architecture religieuse, civile et militaire, du costume, des armes, de la sigillographie et de la numismatique, de l'industrie et du commerce au moyen-âge. Trésor inépuisable de science, ce Recueil assura à la Compagnie qui l'entreprit l'immortalité et l'on conçoit que Ernest Renan ait pu, le jugeant sous une forme pittoresque, prononcer ces paroles restées célèbres : *Une prison cellulaire avec les BOLLANDISTES, serait un vrai Paradis.*

Parmi les grandes œuvres bénédictines, celle qui sollicita tout d'abord l'attention de celui que le monde savant appelait déjà et par excellence l'Editeur des Bollandistes fut l'*Histoire littéraire de la France*, de Dom Rivet et de ses frères de la Congrégation de Saint-Maur.

Tous les siècles de notre histoire, depuis notre origine celtique, y sont étudiés scientifiquement. Chacun de nos

écrivains, et il y en a des milliers, y a sa notice et le catalogue critique de ses œuvres, et comme il faut que l'analyse ne nuise pas à la synthèse, chaque siècle y est l'objet d'un long et substantiel Discours où tous ses caractères sont mis en un relief saisissant. Il n'est pas un savant qui puisse de nos jours se passer d'un tel livre ; il n'en est pas un qui ne le consulte tous les jours.

La nouvelle édition qui forme, comme l'ancienne, quinze gros et beaux volumes, in-4, a été publiée sous la haute direction de M. Paulin Paris, le savant membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; et c'est M. Camille Rivain, ancien élève de l'École des Chartes, qui a bien voulu dresser l'important volume des Tables. Cet élément manquait à l'œuvre qui était par là d'un emploi difficile et compliqué. Par les additions et les remaniements qui mentionnent des travaux plus récents, et sans modifier en rien l'œuvre bénédictine, l'*Edition Palmé* est devenue définitive.

Notre Histoire Nationale est riche du Recueil des *Historiens des Gaules* et de la *France*, également entrepris et commencé par le Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, mais continué par notre Académie des Inscriptions et Belles Lettres. C'est à un membre de cette célèbre Compagnie, M. Léopold Delisle, Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale, qui n'a de rivale au monde que celle du Vatican, que M. Victor Palmé voulut confier la direction de la réimpression en vingt-cinq volumes in-folio, dont deux supplémentaires. L'édition originale, cela va sans dire, est reproduite avec la plus rigoureuse exactitude, ligne pour ligne ; mais il fallait aussi tenir compte des progrès accomplis depuis plus d'un siècle. De là le plan que l'éditeur s'était proposé et qui était destiné à recevoir une réalisation prochaine. Deux volumes devaient être consacrés à un énorme *Appendice* où l'on eût recueilli, avec soin, tous les textes échappés aux Bénédictins, où l'on eût rectifié quelques erreurs, où l'on eût enfin donné à l'œuvre une désirable et utile perfection. Un certain nombre de chroniques ont été découvertes de nos jours et elles ne sont certes pas les moins importantes pour élever le monument définitif de notre histoire. On se proposait de les publier et de faire de nos *Historiens de France*

le digne pendant des *Monumenta Germanicæ Historiæ*, de Perz, dont se glorifient nos voisins d'Allemagne.

Le complément naturel de ce magnifique ouvrage, introuvable complet, n'était-il pas la *Gallia Christiana*, qui est l'histoire de chacune des provinces ecclésiastiques de la Gaule, œuvre aussi des Bénédictins, et continuée par M. Barthélemy Hauréau, de l'Institut, en treize volumes in-folio, et avec trois volumes supplémentaires d'Appendices et de Tables, que se proposait de publier le modeste et savant Père Dom Paul Piolin, Bénédictin de Solesmes.

Le même principe de ramener à nos progrès modernes les textes anciens eût présidé à la réimpression de cet important Recueil. Toutes les découvertes récentes et les remarques des critiques les plus distingués de notre temps, avec une foule de documents nouveaux, y eussent figuré.

Il n'est pas de jour où l'historien du moyen-âge ne soit forcé de remonter à cette source.

L'histoire des Evêques français au moyen-âge est en partie notre histoire nationale elle-même. Ils sont là tous ces évêques dont la vie est si intimement liée aux Annales de la Patrie. Ils sont là, avec leurs traits véritables, avec tout le détail de leur action sur les événements de leur temps, avec les textes authentiques qui leur servent de témoignage et que les Bénédictins ont si bien su utiliser. La *Gallia Christiana* est la gloire de l'érudition française.

A côté de ces compilations colossales que des réunions d'érudits pouvaient seules mener à bien en y consacrant des années et des années et des ressources qui ne sont désormais à la portée d'aucun particulier, M. Victor Palmé, entraîné par le succès, et se laissant tenter bien plus par le dévouement à son idée maîtresse que par l'appât d'un gain douteux, et qui ne serait jamais, quoi qu'il arrivât, justement rémunérateur, entreprenait la réédition d'autres ouvrages d'histoire et d'érudition : C'est la *Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe le Chartreux, un in-folio de 850 pages ; c'est le *Propyleum* de ce Daniel Papebrock, qui fut assurément le plus grand des Bollandistes, qui a dressé un *admirable catalogue* des Papes, qui a abordé le premier l'étude critique des Chartes et des Diplômes et qui, vaincu par Mabillon, dans un tournoi resté célèbre, lui

écrivit cette lettre admirable où il avoue modestement ses erreurs et il ajoute : « Je suis un ignorant, mais j'aime m'instruire ».

Avec M. de Mas-Latrie, professeur à l'École des Chartres, M. Victor Palmé a publié le *Trésor de Chronologie et d'Histoire*, énorme volume in-folio, travail d'un vrai bénédictin et qui peut passer pour une nouvelle édition, singulièrement augmentée de l'*Art de vérifier les dates*.

D'autre part, c'est M. Léon Gautier, Membre de l'Institut, qui publie une série d'ouvrages où il met en lumière les époques chevaleresques de nos annales et ressuscite ces merveilleuses légendes, sur lesquelles on peut dire que s'est fondé et modelé notre caractère national et s'est basé notre patriotisme. *Les Épopées françaises* qui devaient être pour nous ce que sont pour les peuples de la grande presque île asiatique leurs livres sacrés, sont nos vieux poèmes sous toutes les formes qu'ils ont revêtues tour à tour.

M. Léon Gautier analyse et raconte nos romans de chevalerie, leurs personnages, leurs éléments historiques ; il examine l'esprit de ces chansons de geste, étudie ce qu'elles disent de Dieu, de l'homme, du soldat, de la famille et de la patrie, et précisément compare les idées qu'elles expriment à celles que manifestent les livres de l'Inde, les grands poèmes épiques de la Grèce et de l'Allemagne du moyen-âge.

La Chevalerie, du même auteur, est l'histoire fleurie de cette admirable institution si peu connue, et rappelle, sous la forme la plus pittoresque et la plus agréable, les traditions et les mœurs de l'ancienne France. Et de splendides pages, dues à des maîtres dans l'art d'illustrer, tels que Luc Olivier Merson et Zier, etc., enrichissent l'admirable traité qui a ce suprême avantage de pouvoir être lu par tous.

Pour compléter enfin ces vastes collections, mine inépuisable de documents, l'éditeur donne place dans son vaste catalogue au *Glossaire archéologique* du moyen-âge et de la renaissance, de M. Victor Gay, ancien architecte du Gouvernement, contenant cinq mille mots.

C'est encore M. Victor Palmé qui, en prévision du Centenaire de *Christophe Colomb*, en 1892, a donné une su-

perbe édition de l'œuvre du Comte Roselly de Lorgues, le vénérable doyen des écrivains français, qui, à l'aurore de sa 92^e année et toujours vigoureux d'esprit, travaillait encore à résumer par un définitif plaidoyer la gloire du plus grand des Navigateurs, de celui qui doubla l'étendue du Monde.

Sans nous attarder aux publications de M. Palmé, destinées spécialement aux choses religieuses, il convient de parler ici d'un livre en six beaux volumes qui valut à son auteur, M. Vattier, un prix de l'Académie française : *Le littoral de la France*. C'est un voyage de circumnavigation sur nos côtes, décrivant chaque ville et pour ainsi dire chaque village de Dunkerque à Marseille.

Parmi les œuvres qu'on pourrait appeler de vulgarisation, bien qu'elles aient un caractère essentiellement littéraire, ne faut-il pas citer l'*Histoire du Monde*, 12 in-8°, d'Henri de Riancey, et l'*Histoire contemporaine de la France*, de J. Petit, 12 in-8°.

Au point de vue pédagogique, nous voyons M. Victor Palmé, au moment des réformes apportées à l'enseignement, élaborer le plan et commencer l'entreprise d'une importante collection de classiques pour laquelle il s'inspire des idées les plus larges, les plus fécondes, les plus tolérantes. On s'y attache à faire valoir la beauté des idées plutôt que celle des mots, sans induire les jeunes intelligences en des admirations de rhéteur. On illustre ces classiques, en empruntant l'illustration aux monuments de l'antiquité, du moyen-âge, des temps modernes. On a souci de choisir un caractère typographique très net, un papier teinté et fort afin de ménager les yeux de la jeunesse. Enfin la publication et l'annotation de chaque livre est confiée à des professeurs en activité de service.

C'est ainsi que furent publiés les chefs-d'œuvre du théâtre grec, l'*Illiade*, les *Idylles* de Théocrite, quelques dialogues de Platon, la *Germanie* de Tacite et tant d'autres classiques que l'on peut comparer aux éditions les meilleures et les plus vantées. Les plus grands libraires de ce temps n'ont pas fait mieux.

Dans le domaine purement littéraire, nous voyons M. Victor Palmé préoccupé de grouper autour de lui les écrivains de marque, dont la plupart sont déjà célèbres

et dont quelques autres le sont devenus. Il doit nous être permis de citer, après les premiers, quelques noms pêle-mêle : Louis Veillot, Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Paul Féval, Dom Guéranger, Henri Lasserre, ont une place incontestée parmi les grands littérateurs de notre époque, si fertile en poètes, en prosateurs, en orateurs, en polémistes. Ils ne sont plus les hommes d'un parti : ils appartiennent, quoi qu'on fasse, à l'Histoire littéraire de ce siècle.

D'autres moins brillants ont aussi leur rang : le général Ambert, Blanc de Saint-Bonnet, Coquille, Charles Buet, A. de Boissieu, A. Rondelet, Maurice de Bonald, l'abbé de Broglie, Alfred des Essarts, Achille du Clésieux, Fulbert Dumonteil, Lecoy de la Marche, Oscar de Poli, Marius Sepet, Louis Teste, sans s'élever à coup sûr au niveau des maîtres qu'ils honorent, ont exercé, exercent encore une influence autour d'eux et portent au delà même des frontières le bon renom des lettres françaises.

Il y aurait bien davantage encore à nommer s'il ne fallait se borner.

Par son action sur ce groupe nombreux, uni, fait des esprits d'élite qu'il réunissait, Victor Palmé a rendu des services immenses au mouvement intellectuel qui est la caractéristique de ce siècle. Il a noblement servi, à la fois, son pays, la science et les lettres, en entreprenant à ses risques les publications, si coûteuses, si difficiles, et d'un bénéfice commercial presque nul, que l'Etat seul eût pu confier aux presses, en tout autre pays que le nôtre où déjà il est fait une si large part aux entreprises de ce genre.

Il avait, d'autre part, constitué une sorte d'aristocratie de lettres et rendu hommage aux mérites de ses collaborateurs, en leur donnant carte blanche pour l'exécution de leurs travaux, grâce auxquels de véritables trésors littéraires ont pu nous être conservés.

Il protégea enfin et servit les débuts d'un grand nombre de jeunes écrivains à qui sa maison fut toujours hospitalière et qui, tout ainsi que leurs devanciers et leurs maîtres, n'ont jamais cessé de professer pour lui la plus affectueuse estime. C'est un témoignage de plus de ces sentiments que lui donne cette notice.

BOYER D'AGEN
CHARLES BUET
FRANÇOIS COPPÉE
HUYSMANS

HENRI LASSERRE
AUGUSTE LEPAGE
EUGÈNE VEUILLOT
ARTHUR SAVAÈTE
ROSELLY DE LORGUES

M. Léon Gautier, membre de l'Institut, a voulu caractériser son approbation par les lignes suivantes que nous ajoutons à ce mémoire littéraire.

« Par ses excellentes réimpressions des *Acta Sanctorum* et des *Historiens de France*, de la *Gallia Christiana* et de l'*Histoire littéraire de France*, M. Victor Palmé a incontestablement rendu les plus féconds, les plus grands services à l'érudition et aux lettres.

« Pour mener à bonne fin d'aussi vastes publications et devant lesquelles auraient reculé les libraires les plus hardis, il lui a fallu, durant un très long temps, témoigner d'une extrême énergie et d'une persévérance à toute épreuve.

« Ces réimpressions toutefois n'ont pas suffi à son activité et l'Editeur des Bollandistes a publié pendant plus de trente ans soit dans ses Collections, soit dans ses Revues ¹, les œuvres originales d'un nombre d'écrivains contemporains qu'il a groupés autour de lui. »

A tous ces points de vue on peut dire que son *action* littéraire a été réellement considérable.

LÉON GAUTIER,
Membre de l'Institut.

VII

LA GESTION DE VICTOR PALMÉ

Quelques gens nous ont dit : « Vous entreprenez d'écrire la vie de l'éditeur Palmé, c'est un chapitre difficile à écrire ». Erreur. Ce chapitre n'est pas difficile ; il est, au

¹ Victor Palmé avait fondé et publiait en même temps : 1° *La Revue du Monde catholique* ; 2° *l'Ami du clergé* ; 3° *l'Ami des livres* ; 4° *l'Echo de Rome* ; 5° et plusieurs feuilles de littérature courante pour le commun des lecteurs, qui ne doivent avoir rien de commun du tout.

contraire, très facile et même très agréable, parce qu'il n'a rien à cacher, rien à dissimuler : il peut tout dire sans réticence, l'esprit ouvert et le cœur sur la main.

Dieu seul fait quelque chose de rien. L'homme le plus intelligent, le plus énergique, s'il veut faire quelque chose, a besoin de ressources ; pour dépenser son énergie, déployer ses talents, il lui faut des points d'appui et des moyens d'action. « L'argent est le nerf de la guerre » : c'est un proverbe admis partout, depuis le commencement du monde, et l'on peut ajouter qu'il a reçu, dans tous les siècles, une formidable application. Le principal souci des travailleurs, c'est de chercher des fonds. Notre poète classique, Boileau, l'a dit en termes d'une irréfragable justesse :

*L'argent, l'argent, l'argent, sans lui tout est stérile :
La vertu sans argent est un meuble inutile.*

Inutile est pour la rime ; la vertu, même sans argent, n'est pas inutile puisqu'elle est un meuble, mais elle ne peut pas déployer toute sa puissance. Boileau ne parle ici que de la vertu ; Horace, qui connaissait mieux son monde, enseigne qu'il faut d'abord chercher l'argent, et, dans sa courte sagesse, il met la vertu après les écus : *Virtus post nummos*. C'est une manière de parler ; or, c'est l'erreur et l'écueil du monde païen. La vertu est mise au second plan, parce que l'argent doit servir surtout à contenter ses vices. Contenter ses vices, c'est ouvrir un abîme ; tout l'or du monde peut s'y engloutir, mais il ne peut que l'irriter et ne le comble jamais. Nous n'insistons pas sur le côté moral de la question.

L'argent est nécessaire aux affaires ; il est rond, pour faire rouler l'industrie et le commerce. Un éditeur qui veut se consacrer aux livres, doit d'abord les faire imprimer ; et s'il possède quelque fortune, l'emploie aux frais d'impression. La production du livre est assez rapide. Dès que le livre est fait, il faut payer les frais d'imprimeurs, qui n'ont pas le temps d'attendre et ne pas renvoyer aux calendes grecques les honoraires d'auteurs. Mais la vente du livre n'est jamais aussi rapide que sa production ; c'est un résultat qui ne s'obtient qu'à longue échéance et quelquefois ne s'obtient que d'une façon, non seulement

lente, mais insuffisante. Eussiez-vous, en vous mettant aux affaires, un million d'écus sonnants, trébuchants, et c'est beaucoup, vous en voyez vite la fin. Vous possédez alors une montagne de livres et une bourse vide. Si, prudemment, vous vous arrêtez là, vous serez un libraire, un marchand de livres ; mais vous ne serez plus un éditeur, un homme qui agit, par sa production incessante, sur le mouvement général des affaires et de la pensée.

Un éditeur qui veut marcher doit recourir au crédit et effectuer des emprunts d'argent. L'intérêt de sa maison le demande, les manieurs d'argent lui en ouvrent toutes les facilités. La maison de l'éditeur a, dès lors, un budget courant ; un actif et un passif : un passif qui se compose des frais d'emprunt, des frais d'impression et des honoraires d'auteurs ; un actif, qui se compose de livres à vendre. Le métier de l'éditeur est un peu comme celui du laboureur : il faut des avances, il faut labourer et semer ; il faut, en attendant la récolte, braver les intempéries des saisons, se soustraire à la dent des insectes et au bec des oiseaux, se hâter prudemment, et toujours lentement à la récolte.

La récolte, pour l'éditeur, c'est la vente de sa marchandise : *hic opus*. La vente des livres est la chose la plus difficile du monde : c'est un métier de martyr. Le livre est, sans doute, plein d'attrait : c'est un faisceau de lumière, un brandon d'amour, un levier de puissance, et un amasse-poussière. Il en est des livres comme des hommes ; il y en a d'heureux ; il y en a de malheureux ; il y en a enfin qui ne sont ni l'un ni l'autre. Le livre heureux est celui qui se vend d'emblée, qui se tire à plusieurs éditions, qui atteint des milliers d'exemplaires, garnit le gousset des auteurs et fait passer le Pactole à travers les magasins de l'éditeur. Un livre tel est une exception très rare. Le livre malheureux est celui qui tombe à plat et ne se vend pas du tout ; mais il est rare aussi. Les éditeurs ont un art de conditionner le menu, de rafraîchir les victuailles, de pimenter les morceaux en souffrance. Leur catalogue est une table bien servie ; leurs fiches font venir l'eau à la bouche ; il n'y a plus qu'à s'asseoir et à se faire servir.

Ici l'affaire se complique. Si tout le monde était aussi intelligent qu'il le croit, aussi ami de la vérité qu'il le pré-

tend, la cuisine des éditeurs ne suffirait pas à l'appétit des convives ; leur table serait sans cesse ravagée par les mangeurs de livres. La réalité ne répond pas à cet idéal. Les trois quarts et demi du genre humain prennent, de la vérité, ce qu'on leur en donne ; l'autre demi-quart vit comme il peut, toujours d'économie. Le monde, sous ce rapport, se partage en trois catégories : les gens qui savent tout, les gens qui croient tout savoir et les gens qui ne savent rien : ces trois catégories se ramènent à une seule, la catégorie des ignorants ; il ne leur faut pas de livres, d'autant plus que les journaux, pour un sou, leur cornent à l'oreille, tous les jours, tout ce qu'un galant homme a besoin de savoir pour paraître savant. Les vrais savants, les vrais intelligents, ceux qui possèdent une part de vérité, la goûtent et veulent l'agrandir sans fin, ceux-là seuls achètent des livres. Leur condition, j'en conviens, n'est pas trop à plaindre. Aux journaux qui parlent de tout, s'ajoutent les revues qui parlent de quelque chose, et les livres tout à fait spéciaux sur une matière donnée. Mais il y a beaucoup d'éditeurs : un millier peut-être à Paris ; et ce millier produit des avalanches de livres. Des livres, il en pleut littéralement. Et les éditeurs sont si habiles à les recommander que les amateurs ont fort à faire pour ne se laisser ni séduire, ni tromper.

Au bout du compte, il y a peu de livres ; et le peu qu'il en est ne se vend pas aisément. Les empressements de la réclame n'y font rien ; le public est blasé. D'ailleurs le succès des livres est à peu près en raison inverse de leur valeur réelle. Les romans, les contes, les bluettes, les caricatures, les farces, les chansons, les âneries, tout le monde s'en accommode ; les turpitudes mêmes ont leurs secrètes et honteuses attirances. Bref, les bons livres, et la plupart des éditeurs catholiques, n'en ont que de tels, ne s'écoulent pas aussi facilement que le voudraient le salut des âmes et que le pourrait la puissance de l'Eglise. J'ai dit que l'éditeur catholique était le martyr de la librairie ; je maintiens le mot : j'ajoute que c'est un martyr tiré à quatre chevaux dont deux, au moins, sont des ânes qui chantent d'ailleurs, à merveille, contre l'habitude de la race.

Mais, tout à fait au sommet du Calvaire de la librairie, il faut placer les trois croix des trois plus grands éditeurs,

catholiques du siècle. Des éditeurs qui se consacrent aux Pères de l'Eglise, aux théologiens de l'Eglise, aux historiens de l'Eglise, à tous les monuments de science élevés par les savantes mains des disciples de saint Ignace, de saint Dominique, de saint François et de saint Benoît : ces éditeurs-là sont des hommes qui passent leur vie au jardin des Olives et qui finissent sur la croix.

Vous vous imaginiez que ces hommes qui se tuent le corps et l'âme pour ressusciter les instruments de la tradition ; qui consacrent leurs ressources et leur énergie au service de l'Eglise ; qui remplissent, dans ce service, la fonction première, la plus manifestement nécessaire, la plus impérieusement utile, n'ont qu'à descendre dans la carrière pour recueillir des applaudissements et des moissons. Je distingue, tout homme, simplement sensé, à coup sûr, les estime ; les méchants les redoutent par un sûr instinct ; mais ceux pour qui ils se dévouent, les prêtres, ah ! si vous saviez ce qu'ils sont mous et froids pour soutenir leurs plus généreux soutiens. Une critique enragée poursuit les éditeurs catholiques, d'autant plus âpre que leur orthodoxie est plus sûre et leur action plus hautement clairvoyante. Une indifférence morne, qui se croit en sécurité par le dédain, laisse dans leur isolement incompréhensible les trésors des remèdes de l'âme et les remparts de la chrétienté. L'ennemi a ouvert des brèches dans nos murailles ; le bélier frappe les murs de nos temples ; notre artillerie, confinée dans les arsenaux, trouve, pour la manier, de trop rares artilleurs. Et l'ingénieur qui a fondu tous ces canons, meurt dans la disgrâce pendant que l'ennemi du nom chrétien se flatte de renverser la montagne de la maison de Dieu.

Nous anticipons sur les événements. Le premier des grands éditeurs, Migne, fut soutenu magnifiquement par le clergé. Migne, dans le fait, s'adressait, par ses Patrologies, à tout l'Univers ; mais il avait une manière de procéder qui cadrerait bien avec la modestie des finances du presbytère. Migne offrait des livres excellents, d'abord des cours complets d'Ecriture sainte et de théologie en cinquante-six volumes in-quarto, mais il les offrait à très bas prix, lésinait un peu dans la production et admettait le paiement par intentions de messes. Beaucoup de curés

n'ont pas assez d'intentions à acquitter : ils prenaient les livres de Migne. Migne encaissait les honoraires. Grâce à ce genre de vente, il put venir à la Patrologie et la continuer. Mais plus il allait, plus il s'étendait et s'agrandissait, plus il faiblissait : l'incendie vient à propos apurer ses comptes, en les passant par le feu et par les tribunaux. Vivès, lui, avait débuté avec le Dictionnaire de Bergier qui se vendait comme du pain bénit ; il avait continué par des traductions de saint Thomas, de saint Bonaventure et des Pères de l'Eglise, qui se placèrent de même. Quand il vint aux œuvres des grands théologiens, il y mit toutes ses ressources, et put encore marcher, avec peine, au point d'y regarder parfois pour s'acheter un pantalon. Quand il vint aux soixante volumes d'Albert le Grand et de Duns Scott, il n'avait plus le sou ; il entreprit, tout de même, de couronner son œuvre : ce fut son arrêt de mort, et bien qu'il eut pour cinq ou six millions de livres, il choppa contre deux ou trois cent mille francs.

Et cependant Migne et Vivès étaient des financiers de premier ordre ; ils tenaient leur maison avec un ordre admirable. On pouvait leur demander, à la minute, un compte, peu importe lequel ; cinq minutes après vous aviez la réponse. Ni l'un ni l'autre n'était viveur ; célibataires tous les deux, ils vivaient sobrement, presque avec parcimonie. Quand vous déjeuniez chez eux, on faisait un peu plus que l'ordinaire ; pas beaucoup plus : Migne et Vivès étaient trop grands, pour songer seulement à leur bouche.

Victor Palmé, qui avait déjà consacré aux livres quinze cent mille francs, eut l'idée juste de transformer sa maison en société générale de librairie catholique. Idée juste, dis-je, car ce n'est pas à de simples particuliers qu'il appartient de fournir de livres la sainte Eglise ; c'est aux riches catholiques à constituer un fond commun et à en confier l'administration à des mandataires capables. Il fallait que Migne et Vivès fussent des Titans pour faire ce qu'ils ont fait ; et s'ils n'ont pas mieux réussi, c'est qu'ils étaient aux prises avec l'impossible. Palmé, venant troisième, outre qu'il traînait aux pieds le boulet des disgrâces antérieures, avait une tâche plus ingrate et des livres d'un moins facile placement. Je conviens que les prêtres sont

tous des hommes instruits ; je crois surtout qu'ils devraient l'être davantage encore et se pousser courageusement à la haute science. Mais enfin ces ouvrages savants des Jésuites et des Bénédictins, que voulez-vous qu'ils en fassent ? d'ailleurs, ils ne peuvent, à aucun prix, se les procurer par argent, et si, parmi eux, quelque prêtre peut y aller, pour deux ou trois mille francs par an, les autres ne manquent pas de constater pour eux l'impossibilité d'y atteindre. Par faiblesse humaine, ils jalourent même les confrères qui, sous la loi du travail, par l'effort du talent et par économie bien entendue, ont pu se procurer des bibliothèques riches. Les voisins y viennent aux provisions ; mais les presbytères de cette sorte sont l'exception, ce sont des îlots perdus dans l'immensité du désert. Et il s'est trouvé plus d'une fois des administrateurs assez insensés pour en disperser, par quelque mauvais coup, les richesses.

Migne avait succombé ; Vivès avait succombé ; Palmé devait succomber à son tour. On lui a reproché des excès de bonté, voire quelques négligences. C'est possible ; il devait succomber tôt ou tard, par la raison qu'il ne pouvait pas réussir. Pas plus que Migne et Vivès, il n'était un Sardanapale ; il vivait simplement, presque pauvrement ; et personne ne lui reprochera de s'être enrichi du bien des autres. Le reproche d'excès de bonté est-il même recevable ? « En fait de bonté, on aime le trop », disait M. de Maistre ; dans la librairie, il ne suffirait pas de l'aimer, il faut l'exiger. Migne, Vivès et Palmé étaient bons tous les trois ; ils ont pu l'être, assez parfois pour être obligés de s'en repentir ; je ne crois pas que personne puisse leur en faire un tort. Je me suis demandé ce qu'ils eussent sauvé par la dureté, les exigences plus sévères, en tenant la dragée haute. Rien, ou si peu de chose, qu'il ne vait pas la peine d'en parler.

Les plaignants m'agacent ; quand je les entends pleurer pour leur argent perdu, ils me font pitié. J'ai tout perdu comme eux ; c'est un débarras et une délivrance. L'argent est fait pour être perdu ; non pas seulement par cette raison philosophique, qu'il est poussière et qu'il doit retourner en poussière ; mais pour une raison beaucoup plus haute, provenant de la condition du crédit. Autrefois

le propriétaire se faisait de son bien un piédestal ; la propriété a été volatilisée par le crédit moderne. Le crédit a mis toutes les fortunes en papier ; le papier est à la merci de toutes les aventures politiques, de toutes les roueries de la finance, de tous les brigandages de la spéculation : On ne sait plus quoi faire de son argent ; on sait que le papier peut perdre toute sa valeur. Perdre pour perdre, l'argent perdu pour les livres n'est jamais perdu complètement ; il est toujours reproductif d'intérêt, au moins pour l'Eglise. Les livres, tombés à bas prix, sont des missionnaires plus fidèles au devoir de prosélytisme.

J'entends dire que les Juifs, toujours à l'affut, font des razzias dans les infortunes de notre librairie : c'est un ennui de savoir que ces circoncis font fortune avec notre argent ; mais enfin ils restent nos libraires. Mais j'entends répéter ainsi, par les maîtres de la sociologie, que l'Europe marche, à grands pas, vers les abîmes béants d'une grande banqueroute. Les billets de crédit perdront toute valeur ; tout l'argent sera volé, et, sur les ruines des peuples chrétiens, les Juifs feront peser leur empire. Les événements ont une logique ; les affaires sont une algèbre qui marche avec tous les caractères d'une sorte de fatalité.

Au moment où j'écris ces lignes, je trouve dans la *Libre Parole* du 8 mai 1905, sous la plume de Drumont, ces paroles auxquelles je fais écho par devoir : « A part une élite pensante, dit l'illustre auteur de la *France Juive*, personne ne vous prend au sérieux lorsque vous affirmez que dans un temps très court, cette fantasmagorie de papier s'écroulera et que les malheureux qui se figurent voir des fortunes avec ce papier n'auront plus entre les mains que des simulacres valant juste autant que des feuilles mortes.

« La France ne peut pas supporter une dette de quarante-deux milliards. L'Etat, au moment d'une crise mondiale, ne pourrait pas rembourser les deux milliards de dépôt de la Caisse d'Epargne immédiatement exigibles.

« Tout doit fatalement craquer à une date plus ou moins éloignée, mais tout tient encore parce que les hommes croient que cela tient.

« Rouvier est l'homme du moment où l'on croit encore à ces apparences. Vous verrez qu'à la rentrée il sera acclamé par la Chambre, tandis que Delcassé sera replongé dans l'ombre dont il n'aurait jamais dû sortir.

« Je regrette que nous n'ayons pas de relations spéciales dans ces milieux ou que les gens ne s'imaginent pas que nous en avons, ce qui est la même chose que d'en avoir. Nous aurions pu à la veille de la rentrée publier une note sensationnelle là-dessus ».

La note sensationnelle, c'est qu'il est inutile de justifier les grands éditeurs qui ont renouvelé, depuis moins d'un siècle, la bibliothèque catholique de tout l'univers; c'est qu'il faut presser les prêtres de courir aux livres pour sauver le monde; c'est qu'il fait supplier les riches d'effectuer, sans délai, la coalition des capitaux disponibles, pour aider aux élections, pousser en avant la librairie française et sauver les âmes par un grand, un gigantesque, un mémorable sacrifice.

Si nous sommes destinés à périr, il ne faut pas mourir lâchement, misérablement. Je ne dirai pas comme le centurion : *Usque adeone mori miserum est?* S'il s'agissait de sauver simplement sa vie, ce serait un motif suffisant pour se raidir contre l'infortune; mais il s'agit de sauver sa patrie par une croisade où les riches mettent leur argent, les prêtres leur tête, les évêques leur mitre, le Pape ses bénédictions. Tous debout, sus à l'ennemi et en avant toujours!

Les discussions sont d'inutiles rabâchages; les arguments ne servent à rien. Il n'y a plus qu'une chose utile: agir, et, s'il le faut, combattre jusqu'à la mort. Notre cause triomphera, par la force de Dieu, si nous savons mourir pour Jésus-Christ.

VIII

LA MORT DE VICTOR PALMÉ

Nous ne sommes plus au temps des oraisons funèbres, je le regrette. Bossuet eut pu, sur la tombe d'un grand éditeur, faire entendre son éloquente voix, aussi à propos

et plus utilement que sur la tombe d'un prince. Je constate, à notre courte honte, que personne n'a dit encore un mot, pour honorer d'autorité ces grands serviteurs de l'Eglise. Sauf les Papes, bons juges du mérite, qui ont décoré Palmé et Vivès, je ne vois personne, sauf le reviseur de Rohrbacher et le continuateur de Darras, ni un prêtre, ni encore moins un évêque n'a su mettre en suffisant relief de si grands mérites. De son vivant, Migne avait été bombardé de compliments, qui ne pouvaient pas être hyperboliques ; à son enterrement, ils étaient trois personnes, Veillot, Dulac et Vivès. Vivès avait ressenti, de cet abandon scandaleux, une vive colère ; il en éprouva ensuite quelque découragement. Lui, mort retraits, dans son village du Midi, il n'eut naturellement personne, que les amis du premier degré. Quant à Palmé, j'ai prié un ami qui l'avait suivi au tombeau de m'écrire ses impressions. Les voici, je les reproduis sans y changer un mot :

« Faire un éloge funèbre m'est bien difficile ; je n'ai aucune des aptitudes nécessaires, ni l'habitude d'écrire. Du reste, il n'est pas commode de retracer la vie d'un homme comme Victor Palmé, si *réellement supérieur* pour ceux qui l'ont bien connu, mais si diversement apprécié après sa non-réussite finale.

« L'impression qui me reste en ce moment, c'est l'*absence absolue* de tant d'amis, à son heure dernière ; c'est le transport de ce lourd cercueil par quatre malheureux paysans, suant à grosses gouttes, obligés de se reposer à chaque instant dans le long trajet et à la maison mortuaire, à l'église, et déposant, sur le cercueil, leurs casquettes !

« C'est ce même cercueil suivi, à part la famille, de quelques campagnards et campagnardes, ses voisins, dans leur costume étrange et typique. C'est ce service funèbre, dans cette petite et pauvre église de Moncé, auquel n'assistaient pas vingt personnes. C'est, enfin, ce nouveau transport au cimetière, tout aussi ardu ; c'est la descente du corps sous la modeste pierre tombale de la famille, plus rude encore pour ces pauvres gens harassés.

« Combien tout cela nous est pénible, à ma femme et à moi ; combien nous avons eu le cœur serré de l'abandon

de tant d'amis, dont le devoir, comme pour nous, était d'être là !

« Victor Palmé est mort doucement, à peu près en dormant et presque à l'insu des siens ; passant l'hiver chez ses enfants, à Marles-les-Mines (P. de C.) ; il avait l'habitude d'aller à la messe tous les matins, et restait fort longtemps dans une église très froide, exposé aux courants d'air. Il y prit froid. Au surplus, depuis quelque temps, il n'avait plus l'esprit aussi vif ; il perdait sa belle intelligence de jour en jour ; donnait des inquiétudes à sa famille et ne répondait aux lettres que par l'intermédiaire de M^{me} Palmé, sa douce et sainte compagne, qui l'a tant encouragé à supporter ses malheurs.

« Quant au reste, je ne puis qu'ajouter que Victor Palmé était un esprit supérieur, d'une intelligence rare ; comprenant et saisissant immédiatement les côtés intéressants d'une affaire, mais plutôt au point de vue du bien à produire que pour le profit. Catholique convaincu, il allait tous les jours, après ses déjeuners de midi, prier à N.-D. des Victoires ; ses entreprises visaient toujours avec un esprit combattif, d'aborder avant tout le bien de la Religion.

« Très actif, travailleur infatigable, il voulait tout faire par lui-même, ne laissant rien aux autres et ne donnant aucune autorité à qui que ce soit ; gardant pour lui seul toute la besogne, toutes les visites, toute la direction des choses en sous-ordre.

« Méfiant au premier abord, il devenait ensuite trop bon, trop large, trop généreux. Combien de familles lui doivent l'existence et le bien-être ! Combien d'écrivains pauvres lui doivent d'avoir pu se produire ! Combien il a été méconnu, abandonné et trompé ? Combien de dessinateurs, graveurs, relieurs, doreurs, artistes en général inconnus, lui doivent d'avoir pu montrer leurs connaissances et leurs talents ! Combien ses conseils ont-ils été utiles à beaucoup d'entre eux ! Combien en a-t-il aidés pécuniairement à faire leur chemin dans la vie ! J'ai su et vu cela de très près, mieux que personne. Et il ne s'en vantait jamais, au contraire.

« C'est peut-être ce sentiment large et généreux qui l'a perdu ; capable de soulever des montagnes, dans sa profession d'éditeur, il manquait de mesure sous le rap-

port financier ; et, malgré ses nombreux déboires, ces échéances terribles qui le rendaient fou à chaque quinzaine, il rêvait plus haut, toujours plus haut, une fois celles-ci passées.

« Victor Palmé a rendu d'immenses services à la Religion, au Clergé, à la Catholicité tout entière par ses nombreuses éditions et rééditions que vous connaissez ; intelligent et artiste, il a publié quantité d'ouvrages illustrés magnifiques, tous visant au bien, but unique de toute sa vie.

« Malgré les nombreux millions que Victor Palmé a eus entre les mains, il est toujours resté l'homme modeste et sans besoin pour lui-même ; sa famille n'a jamais, non plus, profité du bien-être qu'il s'était acquis ; il n'y a jamais eu, chez lui, ni fêtes, ni toilettes, ni dépenses d'aucune sorte ; et même dans les moments les plus prospères, le menu journalier était précaire, tout juste suffisant. Il est mort pauvre, laissant même quelques dettes qu'il n'est jamais parvenu à acquitter ; et tous les siens sont obligés de travailler dur pour gagner leur vie.

« Contrairement à tant d'autres, Palmé n'a donc rien gardé pour lui-même des fonds versés par les actionnaires de sa société. S'ils lui en ont voulu, qu'ils pardonnent à sa mémoire, fassent pour lui une prière et ne considèrent plus que le bien qu'ont produit les œuvres publiées par sa maison. Ces œuvres, connues et appréciées dans le monde entier, sont et resteront toujours de dignes monuments à la gloire de notre sainte Religion.. »

L'auteur de cette lettre nous demande l'anonyme ; nous cédon's aux vœux de sa modestie et — le remerciant de sa communication amicale, — nous déclarons souscrire à l'intégrité de son jugement. Nous espérons que le lecteur chrétien adhérera, comme nous, à ses fraternelles déclarations.

IX

CONCLUSION

Sistimus hic tandem. Quoique nos vies d'ici-bas ne soient que des commencements, les récits que nous en

faisons, tout en gardant des perspectives ouvertes sur l'éternité, doivent se clore à la tombe. *Æternitati pingo*, disait Zeuxis ; une plume chrétienne, sans rivaliser avec cet illustre pinceau, doit en accepter, dans un sens plus noble, les glorieuses consignes. Un ami avait donné, à Victor Palmé aussi, un écu et une devise ; l'écu représentait le palmier du désert, avec un lion en sentinelle, pour écarter les maraudeurs et garder les fruits d'or. La devise était : *Sustinui palmas Domini* : j'ai soutenu les palmes du Seigneur. Ces armes cadraient bien avec le caractère chevaleresque de l'éditeur et avec le côté militaire de sa vocation apostolique. De mauvais plaisants, prêtant à Palmé des prétentions qu'il n'avait pas et dont il eut été le premier à rire, criblaient son écu de flèches sans doute très spirituelles ; mais la plaisanterie, disait Victor Hugo, c'est la fiente de l'esprit qui vole : on peut, on doit même la dédaigner. En écartant donc ce souvenir, nous déposons à la tombe de Palmé, comme décoration, ses armes héraldiques et nous en soulignons le sens par des mots divins que nous introduisons au charrier de la famille. Comme le palmier, le rejeton ne peut produire de fruits, s'il ne reste sur la souche, de même nous, si nous ne restons greffés sur Jésus-Christ. Tout palmier qui ne produira plus de bons fruits, Dieu l'arrachera, mais d'abord le greffera pour lui faire produire en abondance des fruits meilleurs. L'abondance est le caractère de cet arbre ; la douceur est la caractéristique de son fruit. Victor Palmé, planté sur le roc de Saint-Pierre, n'a pu être déraciné par la tempête, et si l'ouragan a rompu ses branches, il a porté, dans ses tourbillons, des fruits sur toutes les plages de l'univers. L'ouragan passé, le tronc doit reverdir ; les branches arrachées doivent former des troncs nouveaux ; et un jour viendra où la grâce de ces souvenirs consolera de toutes les tristesses, en rendant fécondes toutes les espérances.

Avant de déposer la plume, nous avons une déclaration à faire, une prière à dire et une protestation à élever.

Nous n'ignorons pas que Victor Palmé mourant laissait des enfants orphelins et une épouse en grand deuil. Nous n'avons pas l'honneur de les connaître ; nous n'avons pas travaillé sur leur commande, ni pour offrir, à leurs

chagrins domestiques, d'autres consolations que celles qui résultent des sincérités de l'histoire. Nous avons vu Victor Palmé d'assez près et assez longtemps pour le bien voir ; comme il n'avait rien à cacher, il n'était pas difficile à connaître. Nous l'avons vu d'assez loin, et en dehors de toute solidarité personnelle assez pour en parler avec l'indépendance nécessaire. Nous l'avons peint tel que nous l'avons connu, sans que rien puisse ni fléchir, ni faire trembler notre main. Le Directeur de la *Revue du Monde catholique*, dont Palmé est le fondateur, ne nous a pas donné, comme rédacteur en chef, d'autre mot d'ordre que celui de l'Eglise militante ; d'autre consigne que le combat, dont Victor Palmé fut un officier d'ordonnance ; d'autre devoir que de parler toujours avec l'intransigeance des convictions et la sincérité des sentiments. Des amis ou des ennemis, — nous ne savons lequel des deux, — nous voudraient plus documenté et plus concluant. Des documents, s'ils en ont à nous offrir, notre conscience nous oblige de les accepter et notre raison nous prescrit de les mettre en œuvre, de la meilleure façon. De la charité et des espérances au service de la foi, nous nous appliquons à n'en pas manquer ; de la conciliation, nous n'en voulons pas. Le plus grand malheur de notre temps, c'est la manie conciliatrice et l'inertie qui en forme le plus triste résidu. Au moment où nous terminons ce travail, la question n'est plus de savoir comment nous arrangerons les choses et traiterons les personnes ; la question est de savoir s'il y aura encore, demain, une Eglise catholique en France, et une France dans l'univers.

Or, l'Eglise est attaquée par une légion infernale, qui nous a réduit, depuis vingt-cinq ans, aux dernières extrémités. Les catholiques de France, au lieu de courir à l'ennemi, comme un seul homme, ont déposé les armes et se sont mis à deviser entre eux, du libéralisme. Le catholicisme libéral qui les divisait jusqu'ici, les a frappés d'énervement. Et les bandes révolutionnaires, encouragées par notre énervement, plus fortes par nos divisions, animées d'ailleurs d'une ardeur satanique, espèrent crier bientôt : « Nous avons assassiné le Christianisme ! » Nos soldats doivent remettre à d'autres temps les prières pour les morts, et, abrités derrière nos montagnes de livres, doivent

marcher, en ordre de foi, tous à la grande bataille. Fidèles, évêques, prêtres, tous ceux qui ont une tête sur les épaules et un cœur dans la poitrine, n'ont plus qu'un devoir : Courir au drapeau et, s'il le faut, mourir. On n'est pas vaincu, tant que l'on combat. On ne meurt qu'une fois, disent les paysans. Mourir pour mourir ; mourir les armes à la main, frappé par devant, cela vaut mieux et sonne plus fort que d'être atteint en traînard ou en déserteur, en lâche ou en misérable.

Si nous ne connaissons ni les enfants de Victor Palmé ni sa vénérable veuve, notre cœur n'est pas autrement insensible à leur deuil. Victor Palmé pensait qu'il est beau de mourir jeune ; il avait souhaité de voir ses jours, à leur milieu, décliner vers leur penchant : ni des fils ni une femme ne peuvent souscrire à un tel vœu, si noble et si pieux soit-il. Leur cœur voudrait, au contraire, une vie prolongée jusqu'aux dernières limites de la longévité la plus extraordinaire. Mais Dieu est le maître de la vie et de la mort ; ce n'est pas une vaine parole, il faut s'y soumettre. Victor Palmé est mort à soixante-dix ans : ce n'est plus jeune, ce n'est pas encore bien vieux. Mais l'heure de la mort est l'application d'une loi divine : *Statutum est* ; et puisque tout le monde doit mourir une fois, il faut s'incliner pieusement devant la tombe du mort. C'est un adage : Nous devons faire de nécessité vertu ; nos yeux ont versé d'abondantes larmes, il ne faut pas les laisser attachés à la terre ; il faut les élever vers les montagnes d'où nous viendra le secours.

Si, comme dès l'antiquité l'ont pensé de grands esprits ; si, comme l'enseigne une science de formation nouvelle, nos âmes, même constituées dans la béatitude fixe, gardent encore la liberté de leurs mouvements : nous devons croire que les morts reviennent visiter les amis laissés sur la terre. Dans cette hypothèse, — nous ignorons si elle est justifiée, — nous supplions Victor Palmé de revenir encore parmi ses enfants et près de son épouse. Le ciel est partout où habite la vertu. La nuit, quand tout se tait, quand la douleur, seule avec elle-même, verse des larmes amères, reviens, ah ! reviens au foyer désert depuis ton départ. Donne aux tiens quelques signes de ta présence ; verse surtout, dans leur cœur, ce dictame divin qui sait

enchanter les douleurs ; et fais rayonner dans leur âme cette belle lumière dont vivent les saints, et qu'il suffit d'entrevoir pour n'avoir plus besoin de consolation.

Notre foi se complaît à de plus grands mystères. Au livre de la Sagesse, il est écrit : « Les justes se tiendront fermes contre ceux qui les accablent et qui *ravissent le fruit* de leurs travaux. Victor Palmé a connu cet accablement des angoisses et s'est vu enlever les fruits de son travail. Mais il est dit ailleurs : « Les justes fleuriront comme le soleil en présence de Dieu ». La demeure des justes est donc aux royaumes célestes ; leur repos est éternel ; leurs vertus se répandent, en présence de Dieu, comme l'odeur des parfums. Une lumière perpétuelle brille dans leurs yeux, illumine leur âme ; une allégresse éternelle rayonne sur leurs têtes et produit, dans leur cœur, l'exultation. Voilà comment Dieu traite ceux qu'il compte parmi ses saints. Tout le mal qui a pu les atteindre dans l'épreuve, parce qu'ils aimaient Dieu, a dû favoriser leur vocation à la béatitude. Leur mort a donc été précieuse devant Dieu. Maintenant, sous leur vêtement de gloire, ils acclament le Seigneur. Tel est, autant qu'on en peut parler, le sort des martyrs dans l'éternelle vie. Or, il ne faut pas l'oublier, les éditeurs sont des martyrs. Dieu les traite en enfants gâtés de sa Providence ; il ne leur fait boire d'amers breuvages, que pour leur relever plus haut la tête.

Et nous, écrivains ou lecteurs, devant qui ces martyrs portent le drapeau de la croisade, est-ce que nous laisserons plus longtemps les sangliers de Samarie ravager les vignes de Jérusalem ? Aujourd'hui, si vous avez entendu la parole de Dieu, n'endurcissez pas vos âmes. D'abord il faut lutter ! tant qu'on lutte on n'est pas vaincu ; puis nous luttons pour une cause qui ne peut pas périr en ce monde ; nous appartenons à une armée qui milite contre un monde vaincu par Jésus-Christ. La grandeur de la cause appelle un grand courage ; la certitude de la victoire doit porter l'ardeur à son paroxysme. L'homme, disait un jeune chrétien, se compose d'un *Hélas !* et d'un *Alleluia*. Le soldat chrétien est composé des mêmes éléments ; mais le soupir de la douleur n'a qu'un jour ; l'alleluia est éternel. *Lux perpetua et æternitas temporum !*

Au revoir donc, cher monsieur Palmé, et à bientôt, s'il plaît à Dieu. Mais nous promettons à la mémoire des grands éditeurs et nous jurons devant Dieu, tant que nous aurons un souffle de vie, de sonner du clairon et d'appeler à la prière, à l'étude, à la guerre sainte les soldats du Christ, nos anciens compagnons d'armes. Nous ne croyons pas décent de célébrer votre souvenir avec des plaintes, des gémissements et des larmes ; vous n'avez pas vécu misérablement et vous n'êtes pas mort tout entier. Nous le savons par vos marques de vertu, par une foi vive et par des raisons de la plus solennelle certitude. Notre esprit se plaît à rafraîchir la mémoire de vos services, la force de vos entretiens et l'invincible fermeté de vos espérances. Pour moi, qui vous ai vu pleurer, et qui ai mêlé mes larmes aux vôtres, je sais bien qu'elles sont le reconfort de la bravoure. Et puisque, à la pensée de nos péchés, il faut qu'une grande charité nous anime, je ne me contente pas de ces paroles ; je porte vos noms à l'autel du Seigneur, le priant de départir les fruits de son sacrifice, aux enfants qui n'ont plus de père, et à la mère qui n'a plus d'époux.
In pace in idipsum.

Les victimes de la fortune et les proscrits de la République meurent, mais ne se rendent jamais. Le coup qui les frappe leur fait une blessure immortelle ; le sang qui coule est un sang qui rachète ; l'ouverture par laquelle il s'épanche, est une bouche qui proclame avec plus de force le droit méconnu et la vertu violée. Dieu ne peut pas mourir.

JUSTIN FÈVRE.
Protonotaire Apostolique.